LE BARBIER DE SÉVILLE,

OU

LA PRÉCAUTION INUTILE,

COMÉDIE.

LE BARBIER DE SÉVILLE,

OU LA

PRÉCAUTION INUTILE,

COMÉDIE EN QUATRE ACTES;

PAR M. DE BEAUMARCHAIS;

REPRÉSENTÉE & tombée sur le Théâtre de la Comédie Française aux Tuileries, le 23 de Février 1775.

. . . . Et j'étais Père, & je ne pus mourir!
(*Zaïre, Acte 2e.*)

CINQUIÈME ÉDITION.

Prix, trente sols.





A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CLOUSIER, rue de Sorbonne.

Chez { RUAULT, Libraire, au Palais-Royal, N°. 216.
La Veuve DUCHESNE, Libraire, rue St-Jacques.

M. DCC. LXXXV.

AVEC APPROBATION ET PERMISSION.



LETTRE MODÉRÉE

SUR LA

CHUTE ET LA CRITIQUE

DU

BARBIER DE SÉVILLE.

L'AUTEUR, vêtu modestement & courbé, présentant sa Pièce au LECTEUR.

MONSIEUR,

J'AI l'honneur de vous offrir un nouvel Opuscule de ma façon. Je souhaite vous rencontrer dans un de ces momens heureux, où, dégagé de soins, content de votre santé, de vos affaires, de votre Maitresse, de votre dîner, de votre estomac, vous puissiez vous plaire un moment à la lecture de mon *Barbier de Séville*; car

il faut tout cela pour être homme amusable & Lecteur indulgent.

Mais si quelque accident a dérangé votre santé; si votre état est compromis, si votre Belle a forfait à ses sermens, si votre dîner fut mauvais, ou votre digestion laborieuse; ah! laissez mon *Barbier*; ce n'est pas là l'instant; examinez l'état de vos dépenses, étudiez le *Factum* de votre Adversaire, relisez ce traître billet surpris à Rose, ou parcourez les chef-d'œuvres de Tissot sur la tempérance, & faites des réflexions politiques, économiques, diététiques, philosophiques ou morales.

Ou si votre état est tel qu'il vous faille absolument l'oublier; enfoncez-vous dans une Bergère, ouvrez le Journal établi dans Bouillon avec Encyclopédie, Approbation & Privilége, & dormez vîte une heure ou deux.

Quel charme aurait une production légère au milieu des plus noires vapeurs? Et que vous importe en effet si Figaro le Barbier s'est bien moqué de Bartholo le Médecin, en aidant un Rival à lui souffler sa Maitresse? On rit peu de la gaieté d'autrui, quand on a de l'humeur pour son propre compte.

Que vous fait encore si ce Barbier Espagnol

en arrivant dans Paris essuya quelques traverses, & si la prohibition de ses exercices a donné trop d'importance aux rêveries de mon bonnet ? On ne s'intéresse guère aux affaires des autres, que lorsqu'on est sans inquiétude sur les siennes.

Mais enfin tout va-t-il bien pour vous ? Avez-vous à souhait double estomac, bon Cuisinier, Maitresse honnête, & repos imperturbable ? Ah! parlons, parlons : Donnez audience à mon *Barbier*.

Je sens trop, Monsieur, que ce n'est plus le temps, où, tenant mon manuscrit en réserve, & semblable à la Coquette qui refuse souvent ce qu'elle brûle toujours d'accorder, j'en faisais quelque avare lecture à des Gens préférés, qui croyaient devoir payer ma complaisance par un éloge pompeux de mon Ouvrage.

O jours heureux ! Le lieu, le temps, l'auditoire à ma dévotion, & la magie d'une lecture adroite assurant mon succès, je glissais sur le morceau faible en appuyant les bons endroits : puis recueillant les suffrages du coin de l'œil, avec une orgueilleuse modestie, je jouissais d'un triomphe d'autant plus doux, que le jeu d'un fripon d'Acteur ne m'en dérobait pas les trois quarts pour son compte.

Que reſte-t-il, hélas ! de toute cette gibeciere ? A l'inſtant qu'il faudrait des miracles pour vous ſubjuguer ; quand la verge de Moïſe y ſuffirait à peine, je n'ai plus même la reſſource du bâron de Jacob ; plus d'eſcamotage, de tricherie, de coquetterie, d'inflexions de voix, d'illuſion théâtrale, rien. C'eſt ma vertu toute nue que vous allez juger.

Ne trouvez donc pas étrange, Monſieur, ſi, meſurant mon ſtyle à ma ſituation, je ne fais pas comme ces Ecrivains qui ſe donnent le ton de vous appeler négligemment, *Lecteur*, *ami Lecteur*, *cher Lecteur*, *benin ou benoiſt Lecteur*, ou de telle autre dénomination cavalière, je dirais même indécente, par laquelle ces imprudens eſſayent de ſe mettre au pair avec leur Juge, & qui ne fait bien ſouvent que leur en attirer l'animadverſion. J'ai toujours vu que les airs ne ſéduiſaient perſonne, & que le ton modeſte d'un Auteur pouvait ſeul inſpirer un peu d'indulgence à ſon fier Lecteur.

Eh ! quel Ecrivain en eut jamais plus beſoin que moi ! Je voudrais le cacher en vain : j'eus la faibleſſe autrefois, Monſieur, de vous préſenter, en différens tems, deux triſtes Drames ; productions monſtrueuſes, comme on ſait ! car entre la Tragédie & la Comédie, on n'ignore plus qu'il

n'exiſte rien ; c'eſt un point décidé, le Maître l'a dit, l'Ecole en retentit, & pour moi j'en ſuis tellement convaincu, que, ſi je voulais aujourd'hui mettre au Théâtre une mère éplorée, une épouſe trahie, une ſœur éperdue, un fils déshérité; pour les préſenter décemment au Public, je commencerais par leur ſuppoſer un beau Royaume où ils auraient régné de leur mieux, vers l'un des Archipels, ou dans tel autre coin du monde; certain après cela, que l'invraiſemblance du roman, l'énormité des faits, l'enflure des caractères, le giganteſque des idées, & la bouffiſſure du langage, loin de m'être imputés à reproche, aſſureraient encore mon ſuccès.

Préſenter des hommes d'une condition moyenne accablés & dans le malheur ! Fi donc ! On ne doit jamais les montrer que baffoués. Les Citoyens ridicules, & les Rois malheureux ; voilà tout le Théâtre exiſtant & poſſible; & je me le tiens pour dit ; c'eſt fait ; je ne veux plus quereller avec perſonne.

J'ai donc eu la faibleſſe autrefois, Monſieur, de faire des Drames qui n'étaient pas *du bon genre;* & je m'en repens beaucoup.

Preſſé depuis par les évènemens, j'ai haſardé de malheureux Mémoires, que mes ennemis

n'ont pas trouvé *du bon ſtyle* ; & j'en ai le remords cruel.

Aujourd'hui je fais gliſſer ſous vos yeux une Comédie fort gaie, que certains Maîtres de goût n'eſtiment pas *du bon ton* ; & je ne m'en conſole point.

Peut-être un jour oſerai-je affliger votre oreille d'un Opéra, dont les jeunes gens d'autrefois diront que la muſique n'eſt pas *du bon français* ; & j'en ſuis tout honteux d'avance.

Ainſi de fautes en pardons, & d'erreurs en excuſes, je paſſerai ma vie à mériter votre indulgence, par la bonne-foi naïve avec laquelle je reconnaîtrai les unes en vous préſentant les autres.

Quant au *Barbier de Séville*, ce n'eſt pas pour corrompre votre jugement que je prends ici le ton reſpectueux : mais on m'a fort aſſuré que, lorſqu'un Auteur était ſorti, quoiqu'échiné, vainqueur au Théâtre, il ne lui manquait plus que d'être agréé par vous, Monſieur, & lacéré dans quelques Journaux, pour avoir obtenu tous les lauriers littéraires. Ma gloire eſt donc certaine, ſi vous daignez m'accorder le laurier de votre agrément ; perſuadé que pluſieurs de Meſſieurs

les Journalistes ne me refuseront pas celui de leur dénigrement.

Déja l'un d'eux, établi dans Bouillon avec Approbation & Privilége, m'a fait l'honneur encyclopédique d'assurer à ses Abonnés que ma Pièce était sans plan, sans unité, sans caractères, vide d'intrigue & dénuée de comique.

Un autre plus naïf encore, à la vérité sans Approbation, sans Privilége, & même sans Encyclopédie, après un candide exposé de mon Drame, ajoute au laurier de sa critique, cet éloge flatteur de ma personne. » La réputation » du sieur de Beaumarchais est bien tombée ; & » les honnêtes gens sont enfin convaincus que » lorsqu'on lui aura arraché les plumes du paon, » il ne restera plus qu'un vilain corbeau noir, » avec son effronterie & sa voracité «.

Puisqu'en effet j'ai eu l'effronterie de faire la Comédie du *Barbier de Séville* ; pour remplir l'horoscope entier, je pousserai la voracité jusqu'à vous prier humblement, Monsieur, de me juger vous-même, & sans égard aux Critiques passés, présens & futurs ; car vous savez que, par état, les Gens de Feuilles sont souvent ennemis des Gens de Lettres ; j'aurai même la voracité de vous prévenir qu'étant saisi de mon affaire, il faut

que vous ſoyez mon Juge abſolument, ſoit que vous le vouliez ou non; car vous êtes mon Lecteur.

Et vous ſentez bien, Monſieur, que ſi, pour éviter ce tracas, ou me prouver que je raiſonne mal, vous refuſiez conſtamment de me lire; vous feriez vous-même une pétition de principes au-deſſous de vos lumières: n'étant pas mon Lecteur, vous ne feriez pas celui à qui s'adreſſe ma requête.

Que ſi, par dépit de la dépendance où je parais vous mettre, vous vous aviſiez de jetter le Livre en cet inſtant de votre lecture; c'eſt, Monſieur, comme ſi, au milieu de tout autre jugement, vous étiez enlevé du Tribunal par la mort ou tel accident qui vous rayât du nombre des Magiſtrats. Vous ne pouvez éviter de me juger qu'en devenant nul, négatif, anéanti; qu'en ceſſant d'exiſter en qualité de mon Lecteur.

Eh ! quel tort vous fais-je en vous élevant au-deſſus de moi ? Après le bonheur de commander aux hommes, le plus grand honneur, Monſieur, n'eſt-il pas de les juger ?

Voilà donc qui eſt arrangé. Je ne reconnais plus d'autre Juge que vous; ſans excepter Meſ-

fieurs les Spectateurs, qui, ne jugeant qu'en premier reſſort, voient ſouvent leur ſentence infirmée à votre Tribunal.

L'affaire avait d'abord été plaidée devant eux au Théâtre, & ces Meſſieurs ayant beaucoup ri, j'ai pu penſer que j'avais gagné ma Cauſe à l'Audience. Point du tout; le Journaliſte, établi dans Bouillon, prétend que c'eſt de moi qu'on a ri. Mais ce n'eſt là, Monſieur, comme on dit en ſtyle de Palais, qu'une mauvaiſe chicane de Procureur, mon but ayant été d'amuſer les Spectateurs, qu'ils aient ri de ma Pièce ou de moi, s'ils ont ri de bon cœur, le but eſt également rempli : ce que j'appelle avoir gagné ma Cauſe à l'Audience.

Le même Journaliſte aſſure encore, ou du moins laiſſe entendre, que j'ai voulu gagner quelques-uns de ces Meſſieurs, en leur faiſant des lectures particulières, en achetant d'avance leur ſuffrage par cette prédilection. Mais ce n'eſt encore là, Monſieur, qu'une difficulté de Publiciſte Allemand. Il eſt manifeſte que mon intention n'a jamais été que de les inſtruire : c'était des eſpèces de Conſultations que je faiſais ſur le fond de l'affaire. Que ſi les Conſultans, après avoir donné leur avis, ſe ſont mêlés parmi les Juges; vous voyez bien, Monſieur, que je n'y pouvais rien de ma part, & que c'était à eux

de se récuser par délicatesse, s'ils se sentaient de la partialité pour mon Barbier Andaloux.

Eh! plût au ciel qu'ils en eussent un peu conservé pour ce jeune Etranger! nous aurions eu moins de peine à soutenir notre malheur éphémère. Tels sont les hommes : avez-vous du succès ; ils vous accueillent, vous portent, vous caressent, ils s'honorent de vous : mais gardez de broncher dans la carrière : au moindre échec, O mes amis! souvenez-vous qu'il n'est plus d'amis.

Et c'est précisément ce qui nous arriva le lendemain de la plus triste soirée. Vous eussiez vu les faibles amis du Barbier se disperser, se cacher le visage ou s'enfuir; les femmes, toujours si braves quand elles protégent, enfoncées dans les coqueluchons jusqu'aux panaches & baissant des yeux confus; les hommes courant se visiter, se faire amende honorable du bien qu'ils avaient dit de ma Pièce, & rejettant sur ma maudite façon de lire les choses, tout le faux plaisir qu'ils y avaient goûté. C'était une désertion totale, une vraie désolation.

Les uns lorgnaient à gauche, en me sentant passer à droite, & ne faisaient plus semblant de me voir : Ah Dieux! D'autres plus courageux, mais s'assurant bien si personne ne les regardait,

m'attiraient dans un coin pour me dire : Eh ! comment avez-vous produit en nous cette illusion ? car il faut en convenir, mon Ami, votre Pièce est la plus grande platitude du monde.

— Hélas Messieurs ! j'ai lu ma platitude, en vérité, tout platement comme je l'avais faite ; mais, au nom de la bonté que vous avez de me parler encore après ma chute, & pour l'honneur de votre second jugement, ne souffrez pas qu'on redonne la Pièce au Théâtre : si, par malheur, on venait à la jouer comme je l'ai lue, on vous ferait peut-être une nouvelle tromperie, & vous vous en prendriez à moi de ne plus savoir quel jour vous eûtes raison ou tort ; ce qu'à Dieu ne plaise !

On ne m'en crut point ; on laissa rejouer la Pièce, & pour le coup je fus Prophète en mon pays. Ce pauvre Figaro, *fessé* par la cabale *en faux-bourdon* & presque enterré le vendredi, ne fit point comme Candide, il prit courage ; & mon Héros se releva le dimanche avec une vigueur que l'austérité d'un carême entier, & la fatigue de dix-sept séances publiques n'ont pas encore altérée. Mais qui sait combien cela durera ? Je ne voudrais pas jurer qu'il en fût seulement question dans cinq ou six siècles ; tant notre Nation est inconsistante & légère.

Les Ouvrages de Théâtre, Monsieur, sont comme les enfans des femmes. Conçus avec volupté, menés à terme avec fatigue, enfantés avec douleur, & vivant rarement assez pour payer les parens de leurs soins, ils coûtent plus de chagrins qu'ils ne donnent de plaisirs. Suivez-les dans leur carrière ; à peine ils voient le jour, que, sous prétexte d'enflure, on leur applique les Censeurs ; plusieurs en sont restés en chartre. Au lieu de jouer doucement avec eux, le cruel Parterre les rudoye & les fait tomber. Souvent en les berçant, le Comédien les estropie. Les perdez-vous un instant de vue, on les retrouve, hélas ! traînants par tout, mais dépenaillés, défigurés, rongés d'Extraits, & couverts de Critiques. Échappés à tant de maux, s'ils brillent un moment dans le monde, le plus grand de tous les atteint ; le mortel oubli les tue ; ils meurent, & replongés au néant, les voilà perdus à jamais dans l'immensité des Livres.

Je demandais à quelqu'un pourquoi ces combats, cette guerre animée entre le Parterre & l'Auteur, à la première représentation des Ouvrages, même de ceux qui devaient plaire un autre jour. Ignorez-vous, me dit-il, que Sophocle & le vieux Denis sont morts de joie d'avoir remporté le prix des Vers au Théâtre. Nous aimons trop nos Auteurs pour souffrir qu'un excès de joie nous

nous prive d'eux ; en les étouffant : auſſi pour les conſerver, avons-nous grand ſoin que leur triomphe ne ſoit jamais ſi pur, qu'ils puiſſent en expirer de plaiſir.

Quoi qu'il en ſoit des motifs de cette rigueur; l'enfant de mes loiſirs, ce jeune, cet innocent *Barbier* tant dédaigné le premier jour, loin d'abuſer le ſurlendemain, de ſon triomphe, ou de montrer de l'humeur à ſes Critiques, ne s'en eſt que plus empreſſé de les déſarmer par l'enjouement de ſon caractère.

Exemple rare & frappant, Monſieur! dans un ſiècle d'Ergotiſme où l'on calcule tout juſqu'au rire; où la plus légère diverſité d'opinions fait germer des haines éternelles ; où tous les jeux tournent en guerre ; où l'injure qui repouſſe l'injure, eſt à ſon tour payée par l'injure, juſqu'à ce qu'une autre effaçant cette dernière , en enfante une nouvelle, auteur de pluſieurs autres, & propage ainſi l'aigreur à l'infini, depuis le rire juſqu'à la ſatiété, juſqu'au dégoût, à l'indignation même du Lecteur le plus cauſtique.

Quant à moi, Monſieur, s'il eſt vrai , comme on l'a dit , que tous les hommes ſoient frères ; & c'eſt une belle idée; je voudrais qu'on pût engager nos frères les Gens de Lettres à laiſſer, en

discutant, le ton rogue & tranchant à nos frères les Libellistes qui s'en acquittent si bien! ainsi que les injures à nos frères les Plaideurs.... qui ne s'en acquittent pas mal non plus! Je voudrais sur-tout, qu'on pût engager nos frères les Journalistes à renoncer à ce ton pédagogue & magistral avec lequel ils gourmandent les fils d'Apollon, & font rire la sottise aux dépens de l'esprit.

Ouvrez un Journal : ne semble-t-il pas voir un dur Répétiteur, la férule ou la verge levée sur des Ecoliers négligens, les traiter en esclaves au plus léger défaut dans le devoir? Eh, mes Frères! il s'agit bien de devoir ici? La Littérature en est le délassement & la douce récréation.

A mon égard au moins, n'espérez pas asservir dans ses jeux, mon esprit à la règle : il est incorrigible; &, la classe du devoir une fois fermée, il devient si léger & badin que je ne puis que jouer avec lui. Comme un liége emplumé qui bondit sur la raquette, il s'élève, il retombe, égaye mes yeux, repart en l'air, y fait la roue, & revient encore. Si quelque Joueur adroit veut entrer en partie & baloter à nous deux le léger volant de mes pensées; de tout mon cœur : s'il riposte avec grace & légéreté, le jeu m'amuse, & la partie s'engage. Alors on pour-

fait voir les coups portés, parés, reçus, rendus; accélérés, preſſés, relevés même avec une preſteſſe, une agilité, propre à réjouir autant les Spectateurs qu'elle animerait les Acteurs.

Telle au moins, Monſieur, devrait être la critique ; & c'eſt ainſi que j'ai toujours conçu la diſpute entre les Gens polis qui cultivent les Lettres.

Voyons, je vous prie, ſi le Journaliſte de Bouillon a conſervé dans ſa Critique ce caractère aimable & ſur-tout de candeur pour lequel on vient de faire des vœux.

La Piéce eſt une Farce, dit-il.

Paſſons ſur les qualités. Le méchant nom qu'un Cuiſinier étranger donne aux ragoûts français ne change rien à la ſaveur. C'eſt en paſſant par ſes mains qu'ils ſe dénaturent. Analyſons la Farce de Bouillon.

La Pièce, a-t-il dit, n'a pas de plan.

Eſt-ce parce qu'il eſt trop ſimple qu'il échappe à la ſagacité de ce Critique adoleſcent ?

Un Vieillard amoureux prétend épouſer demain

ſa Pupille : un jeune Amant plus adroit le prévient ; & ce jour même, en fait ſa femme à la barbe & dans la maiſon du Tuteur. Voilà le fond, dont on eût pu faire avec un égal ſuccès, une Tragédie, une Comédie, un Drame, un Opéra, *&-cætera*. L'*Avare* de Molière eſt-il autre choſe ? le *Grand Mithridate* eſt-il autre choſe ? Le genre d'une Pièce, comme celui de toute autre action, dépend moins du fond des choſes que des caractères qui les mettent en œuvre.

Quant à moi, ne voulant faire, ſur ce plan, qu'une Pièce amuſante & ſans fatigue, une eſpece d'*Imbroille*, il m'a ſuffi que le Machiniſte, au lieu d'être un noir ſcélérat, fût un drôle de garçon, un homme inſouciant, qui rit également du ſuccès & de la chute de ſes entrepriſes, pour que l'Ouvrage, loin de tourner en Drame ſérieux, devînt une Comédie fort gaie : & de cela ſeul que le Tuteur eſt un peu moins ſot que tous ceux qu'on trompe au Théâtre, il eſt réſulté beaucoup de mouvement dans la Pièce, & ſurtout la néceſſité d'y donner plus de reſſort aux intrigans.

Au lieu de reſter dans ma ſimplicité comique ; ſi j'avais voulu compliquer, étendre & tourmenter mon plan à la manière tragique ou *dramique* ; imagine-t-on que j'aurais manqué de

moyens dans une aventure dont je n'ai mis en Scènes que la partie la moins merveilleuse ?

En effet, personne aujourd'hui n'ignore qu'à l'époque historique où la Pièce finit gaiement dans mes mains, la querelle commença sérieusement à s'échauffer, comme qui dirait derrière la toile, entre le Docteur & Figaro, sur les cent écus. Des injures on en vint aux coups. Le Docteur, étrillé par Figaro, fit tomber en se débattant le *rescille* ou filet qui coiffait le Barbier, & l'on vit, non sans surprise, une forme de spatule imprimée à chaud sur sa tête rasée. Suivez-moi, Monsieur, je vous prie.

A cet aspect, moulu de coups qu'il est, le Médecin s'écrie avec transport : Mon Fils ! ô ciel, mon Fils ! mon cher Fils ! . . . . . Mais avant que Figaro l'entende, il a redoublé de horions sur son cher Père. En effet, ce l'était.

Ce Figaro, qui pour toute famille avait jadis connu sa mere, est fils naturel de Bartholo. Le Médecin, dans sa jeunesse, eut cet enfant d'une Personne en condition, que les suites de son imprudence firent passer du service au plus affreux abandon.

Mais avant de les quitter, le désolé Bartholo,

Frater alors, a fait rougir sa spatule, il en a timbré son fils à l'occiput, pour le reconnaître un jour, si jamais le sort les rassemble. La mere & l'enfant avaient passé six années dans une honorable mendicité; lorsqu'un Chef de Bohémiens descendu de Luc Gauric, traversant l'Andalousie avec sa Troupe, & consulté par la mère sur le destin de son fils, déroba l'Enfant furtivement, & laissa par écrit cet horoscope à sa place.

Après avoir versé le sang dont il est né,
Ton fils assommera son Père infortuné:
Puis tournant sur lui-même & le fer & le crime,
Il se frappe, & devient heureux & légitime.

En changeant d'état sans le savoir, l'infortuné jeune homme a changé de nom sans le vouloir: il s'est élevé sous celui de Figaro: il a vécu. Sa mère est cette Marceline, devenue vieille & Gouvernante chez le Docteur, que l'affreux horoscope de son fils a consolé de sa perte. Mais aujourd'hui tout s'accomplit.

En saignant Marceline au pied, comme on le voit dans ma Pièce, ou plutôt comme on ne l'y voit pas, Figaro remplit le premier Vers.

Après avoir versé le sang dont il est né,

Quand il étrille innocemment le Docteur;

après la toile tombée, il accomplit le second Vers.

> Ton fils assommera son père infortuné.

A l'instant la plus touchante reconnaissance a lieu entre le Médecin, la Vieille & Figaro : *c'est vous ! c'est lui ! c'est toi ! c'est moi !* Quel coup de Théâtre ! Mais le fils au désespoir de son innocente vivacité, fond en larmes, & se donne un coup de rasoir ; selon le sens du troisième Vers.

> Puis tournant sur lui-même & le fer & le crime,
> Il se frappe &. . . . .

Quel tableau ! En n'expliquant point si, du rasoir, il se coupe la gorge ou seulement le poil du visage, on voit que j'avais le choix de finir ma Pièce au plus grand pathétique. Enfin le Docteur épouse la vieille ; & Figaro, suivant la dernière leçon, ...

> . . . . . Devient heureux & légitime.

Quel dénoûment ! Il ne m'en eût coûté qu'un sixième Acte. Eh quel sixième Acte ! Jamais Tragédie au Théâtre Français. . . . . Il suffit. Reprenons ma Pièce en l'état où elle a été jouée & critiquée. Lorsqu'on me reproche avec aigreur ce

que j'ai fait ; ce n'est pas l'instant de louer ce que j'aurais pu faire.

La Pièce est invraisemblable dans sa conduite ; a dit encore le Journaliste établi dans Bouillon avec Approbation & Privilége.

— Invraisemblable ? Examinons cela par plaisir.

Son Excellence M. le Comte Almaviva, dont j'ai, depuis long-tems, l'honneur d'être ami particulier, est un jeune Seigneur, ou pour mieux dire, était, car l'âge & les grands emplois en ont fait depuis un homme fort grave, ainsi que je le suis devenu moi-même. Son Excellence était donc un jeune Seigneur Espagnol, vif, ardent, comme tous les Amans de sa Nation que l'on croit froide & qui n'est que paresseuse.

Il s'était mis secrètement à la poursuite d'une belle personne qu'il avait entrevue à Madrid, & que son Tuteur a bientôt ramenée au lieu de sa naissance. Un matin qu'il se promenait sous ses fenêtres à Séville, où depuis huit jours il cherchait à s'en faire remarquer, le hasard conduisit au même endroit Figaro le Barbier. = Ah le hasard ! dira mon Critique : & si le hasard n'eût pas conduit ce jour là le Barbier dans cet endroit ; que devenait la Pièce ? — Elle eût com-

mencé, mon Frère, à quelqu'autre époque. = Impossible; puisque le Tuteur, selon vous-même, épousait le lendemain. — Alors il n'y aurait pas eu de Pièce, ou, s'il y en avait eu, mon Frère, elle aurait été différente. Une chose est-elle invraisemblable, parce qu'elle était possible autrement ?

Réellement vous avez un peu d'humeur. Quand le Cardinal de Retz nous dit froidement : Un jour j'avais besoin d'un homme ; à la vérité je ne voulais qu'un fantôme ; j'aurais desiré qu'il fût petit-fils d'Henri le Grand ; qu'il eût de longs cheveux blonds ; qu'il fût beau, bien fait, bien séditieux ; qu'il eût le langage & l'amour des Halles ; & voilà que le hasard me fait rencontrer à Paris M. de Beaufort, échappé de la prison du Roi ; c'était justement l'homme qu'il me fallait. Va-t-on dire au Coadjuteur : Ah ! le hasard ! Mais si vous n'eussiez pas rencontré M. de Beaufort ! Mais ceci, mais cela ?....

Le hasard donc, conduisit en ce même endroit, Figaro le Barbier, beau diseur, mauvais Poëte, hardi Musicien, grand fringueneur de guittarre, & jadis Valet-de-Chambre du Comte ; établi dans Séville, y fesant avec succès des barbes, des Romances, & des mariages, y maniant également le fer du Phlébotôme, & le piston du

Pharmacien ; la terreur des maris , la coqueluche des femmes, & juftement l'homme. qu'il nous fallait. Et comme en toute recherche, ce qu'on nomme paffion n'eft autre chofe qu'un defir irrité par la contradiction; le jeune Amant, qui n'eût peut-être eu qu'un goût de fantaifie pour cette beauté, s'il l'eût rencontrée dans le monde, en devient amoureux, parce qu'elle eft enfermée, au point de faire l'impoffible pour l'époufer.

Mais vous donner ici l'extrait entier de la Piéce, Monfieur, ferait douter de la fagacité, de l'adreffe avec laquelle vous faifirez le deffein de l'Auteur, & fuivrez le fil de l'intrigue, à travers un léger dédale. Moins prévenu que le Journal de Bouillon, qui fe trompe avec Approbation & Privilége, fur toute la conduite de cette Pièce, vous y verrez que *tous les foins de l'Amant* ne *font* pas *deftinés à remettre fimplement une lettre*, qui n'eft-là qu'un léger acceffoire à l'intrigue ; mais bien à s'établir dans un fort défendu par la vigilance & le foupçon ; fur-tout à tromper un homme, qui, fans ceffe éventant la manœuvre, oblige l'ennemi de fe retourner affez leftement, pour n'être pas défarçonné d'emblée.

Et lorfque vous verrez que tout le mérite du dénoûment confifte en ce que le Tuteur a fermé fa porte, en donnant fon paffe-par-tout à Bazile

pour que lui ſeul & le Notaire puſſent entrer & conclure ſon mariage; vous ne laiſſerez pas d'être étonné, qu'un Critique auſſi équitable ſe joue de la confiance de ſon Lecteur, ou ſe trompe, au point d'écrire, & dans Bouillon encore : *le Comte s'eſt donné la peine de monter au balcon par une échelle avec Figaro, quoique la porte ne ſoit pas fermée.*

Enfin lorſque vous verrez le malheureux Tuteur, abuſé par toutes les précautions qu'il prend pour ne le point être, à la fin forcé de ſigner au contrat du Comte & d'approuver ce qu'il n'a pu prévenir; vous laiſſerez au Critique à décider ſi ce Tuteur était un *imbécille*, de ne pas deviner une intrigue dont on lui cachait tout; lorſque lui Critique, à qui l'on ne cachait rien, ne l'a pas devinée plus que le Tuteur.

En effet s'il l'eût bien conçue, aurait-il manqué de louer tous les beaux endroits de l'Ouvrage?

Qu'il n'ait point remarqué la manière dont le premier acte annonce & déploie avec gaieté tous les caractères de la Pièce. On peut lui pardonner.

Qu'il n'ait pas apperçu quelque peu de comédie dans la grande Scène du ſecond Acte, où,

malgré la défiance & la fureur du Jaloux, la Pupille parvient à lui donner le change sur une lettre remise en sa présence, & à lui faire demander pardon à genoux du soupçon qu'il a montré. Je le conçois encore aisément.

Qu'il n'ait pas dit un seul mot de la Scène de stupéfaction de Bazile, au troisième Acte, qui a paru si neuve au Théâtre, & a tant réjoui les Spectateurs. Je n'en suis point surpris du tout.

Passe encore qu'il n'ait pas entrevu l'embarras où l'Auteur s'est jeté volontairement au dernier Acte, en fesant avouer par la Pupille à son Tuteur que le Comte avait dérobé la clé de la jalousie ; & comment l'Auteur s'en démêle en deux mots, & sort en se jouant, de la nouvelle inquiétude qu'il a imprimée aux Spectateurs. C'est peu de chose en vérité.

Je veux bien qu'il ne lui soit pas venu à l'esprit, que la Pièce, une des plus gaies qui soient au Théâtre, est écrite sans la moindre équivoque, sans une pensée, un seul mot dont la pudeur, même des petites Loges, ait à s'alarmer ; ce qui pourtant est bien quelque chose, Monsieur, dans un siècle où l'hypocrisie de la décence est poussée presque aussi loin que le relâchement des mœurs. Très-volontiers;

Tout cela ſans doute pouvait n'être pas digne de l'attention d'un Critique auſſi majeur.

Mais comment n'a-t-il pas admiré ce que tous les honnêtes - gens n'ont pu voir ſans répandre des larmes de tendreſſe & de plaiſir ? je veux dire, la piété filiale de ce bon Figaro, qui ne ſaurait oublier ſa mère !

Tu connnais donc ce Tuteur ? lui dit le Comte au premier Acte. *Comme ma mère*, répond Figaro. Un avare aurait dit : *Comme mes poches.* Un Petit-Maître eût répondu : *Comme moi-même.* Un ambitieux : *Comme le chemin de Verſailles ;* & le Journaliſte de Bouillon : *Comme mon Libraire :* les comparaiſons de chacun ſe tirant toujours de l'objet intéreſſant. *Comme ma mère*, a dit le fils tendre & reſpectuenx !

Dans un autre endroit encore, *Ah vous êtes charmant !* lui dit le Tuteur. Et ce bon, cet honnête Garçon, qui pouvait gaiement aſſimiler cet éloge à tous ceux qu'il a reçus de ſes Maîtreſſes, en revient toujours à ſa bonne mère, & répond à ce mot : *Vous êtes charmant ! — Il eſt vrai, Monſieur, que ma mère me l'a dit autrefois.* Et le Journal de Bouillon ne relève point de pareils traits ! Il faut avoir le cerveau bien deſſéché pour ne les pas voir, ou le cœur bien dur pour ne pas les ſentir !

Sans compter mille autres finesses de l'art répandues à pleines mains dans cet Ouvrage. Par exemple, on sait que les Comédiens ont multiplié chez eux les emplois à l'infini : emplois de grande, moyenne & petite Amoureuse; emplois de grands, moyens & petits Valets; emplois de Niais, d'Important, de Croquant, de Paysan, de Tabellion, de Bailli : mais on sait qu'ils n'ont pas encore appointé celui de Bâillant. Qu'a fait l'Auteur pour former un Comédien, peu exercé au talent d'ouvrir largement la bouche au Théâtre ? Il s'est donné le soin de lui rassembler dans une seule phrase, toutes les syllabes bâillantes du français : *Rien..... qu'en..... l'en..... ten..... dant..... parler :* syllabes en effet qui feraient bâiller un mort, & parviendraient à desserrer les dents même de l'Envie!

En cet endroit admirable où, pressé par les reproches du Tuteur qui lui crie : *Que direz-vous à ce malheureux qui bâille & dort tout éveillé ? Et l'autre qui depuis trois heures éternue à se faire sauter le crâne & jaillir la cervelle, que leur direz-vous ?* Le naïf Barbier répond : *Eh parbleu ! je dirai à celui qui éternue, Dieu vous bénisse ; & va te coucher, à celui qui bâille.* Réponse en effet si juste, si chrétienne & si admirable, qu'un de ces fiers Critiques qui ont leurs entrées au Paradis, n'a pu s'empêcher de s'écrier : » Diable ! l'Auteur a dû

» rester au moins huit jours à trouver cette ré-
» plique «!

Et le Journal de Bouillon, au lieu de louer ces beautés sans nombre, use encre & papier, Approbation & Privilége, à mettre un pareil Ouvrage au-dessous même de la critique! On me couperait le cou, Monsieur, que je ne saurais m'en taire.

N'a-t-il pas été jusqu'à dire, le cruel! *Que pour ne pas voir expirer ce Barbier sur le Théâtre, il a fallu le mutiler, le changer, le refondre, l'élaguer, le réduire en quatre Actes, & le purger d'un grand nombre de pasquinades, de calembourgs, de jeux de mots, en un mot de bas comique?*

A le voir ainsi frapper comme un sourd, on juge assez qu'il n'a pas entendu le premier mot de l'Ouvrage qu'il décompose. Mais j'ai l'honneur d'assurer ce Journaliste, ainsi que le jeune homme qui lui taille ses plumes & ses morceaux, que, loin d'avoir purgé la Pièce d'aucuns des *calembourgs, jeux de mots*, &c. qui lui eussent nui le premier jour, l'Auteur a fait rentrer dans les Actes restés au Théâtre, tout ce qu'il en a pu reprendre à l'Acte au porte-feuille: tel un Charpentier économe cherche dans ses copeaux épars sur le chantier, tout ce qui peut servir à

cheviller & boucher les moindres trous de son ouvrage.

Passerons-nous sous silence le reproche aigu qu'il fait à la jeune personne, d'avoir *tous les défauts d'une fille mal élevée ?* Il est vrai que, pour échapper aux conséquences d'une telle imputation, il tente à la rejeter sur autrui, comme s'il n'en était pas l'Auteur, en employant cette expression banale : *On trouve à la jeune personne*, &c. On trouve!...

Que voulait-il donc qu'elle fît ? Quoi! Qu'au lieu de se prêter aux vues d'un jeune Amant très-aimable & qui se trouve un homme de qualité, notre charmante enfant épousât le vieux podagre Médecin ? Le noble établissement qu'il lui destinait-là! & parce qu'on n'est pas de l'avis de Monsieur, on *a tous les défauts d'une fille mal élevée!*

En vérité, si le Journal de Bouillon se fait des amis en France par la justesse & la candeur de ses Critiques, il faut avouer qu'il en aura beaucoup moins au-delà des Pyrénées, & qu'il est sur-tout un peu bien dur pour les Dames Espagnoles.

Eh! qui sait si son Excellence, Madame la Comtesse Almaviva, l'exemple des femmes de son état, & vivant comme un Ange avec

son

fon mari, quoiqu'elle ne l'aime plus, ne fe reffentira pas un jour des libertés qu'on fe donne à Bouillon, fur elle, avec Approbation & Privilége ?

L'imprudent Journalifte a-t-il au moins réfléchi que fon Excellence, ayant, par le rang de fon mari, le plus grand crédit dans les Bureaux, eût pu lui faire obtenir quelque penfion fur la Gazette d'Efpagne, ou la Gazette elle-même, & que dans la carrière qu'il embraffe, il faut garder plus de ménagemens pour les femmes de qualité ? Qu'eft-ce que cela me fait à moi ? L'on fent bien que c'eft pour lui feul que j'en parle.

Il eft tems de laiffer cet Adverfaire ; quoiqu'il foit à la tête des gens qui prétendent que, *n'ayant pu me foutenir en cinq Actes, je me fuis mis en quatre pour ramener le Public.* Eh quand cela ferait ! Dans un moment d'oppreffion, ne vaut il pas mieux facrifier un cinquième de fon bien que de le voir aller tout entier au pillage ?

Mais ne tombez pas, cher Lecteur... (Monfieur, veux-je dire,) ne tombez pas, je vous prie, dans une erreur populaire qui ferait grand tort à votre jugement.

Ma Pièce qui paraît n'être aujourd'hui qu'en quatre Actes, eft réellement & de fait en cinq,

qui ſont le 1er, le 2e, le 3e, le 4e, & le 5e, à l'ordinaire

Il eſt vrai que, le jonr du combat, voyant les Ennemis acharnés, le Parterre ondulant, agiré, grondant au loin comme les flots de la mer; & trop certain que ces mugiſſemens ſourds, précurſeurs des tempêtes, ont amené plus d'un naufrage, je vins à réfléchir que beaucoup de Pièces en cinq Actes (comme la mienne), toutes très-bien faites d'ailleurs (comme la mienne), n'auraient pas été au diable en entier (comme la mienne), ſi l'Auteur eût pris un parti vigoureux (comme le mien).

Le dieu des cabales eſt irrité, dis-je aux Comédiens, avec force;

Enfans ! un ſacrifice eſt ici néceſſaire.

Alors, feſant la part au diable & déchirant mon manuſcrit: dieu des Siffleurs, Moucheurs, Crackeurs, Touſſeurs & Perturbateurs, m'écriai-je, il te faut du ſang ! bois mon quatrième Acte, & que ta fureur s'appaiſe !

A l'inſtant vous euſſiez vu ce bruit infernal qui faiſait pâlir & broncher les Acteurs, s'affaiblir, s'éloigner, s'anéantir; l'applaudiſſement lui ſuccéder, & des bas-fonds du Parrerre un *bravo* général s'élever en circulant juſqu'aux hauts bancs du Paradis.

De cet expofé, Monfieur, il fuit que ma Pièce eft reftée en cinq Actes, qui font le 1er, le 2e, le 3e au Théâtre, le 4e au diable, & le 5e avec le trois premiers. Tel Auteur même vous foutiendra que ce 4e Acte, qu'on n'y voit point, n'en eft pas moins celui qui fait le plus de bien à la Pièce; en ce qu'on ne l'y voit point.

Laiffons jafer le monde; il me fuffit d'avoir prouvé mon dire. Il me fuffit, en fefant mes cinq Actes, d'avoir montré mon refpect pour Ariftote, Horace, Aubignac & les Modernes; & d'avoir mis ainfi l'honneur de la régle à couvert.

Par le fecond arrangement, le diable a fon affaire; mon char n'en roule pas moins bien fans la cinquième roue; le Public eft content, je le fuis auffi. Pourquoi le Journal de Bouillon ne l'eft-il pas? — ! Ah! pourquoi? C'eft qu'il eft bien difficile de plaire à des gens qui, par métier, doivent ne jamais trouver les chofes gaies affez férieufes, ni les graves affez enjouées.

Je me flatte, Monfieur, que cela s'appelle raifonner principes, & que vous n'êtes pas mécontent de mon petit fyllogifme.

Refte à répondre aux obfervations dont quelques perfonnes ont honoré le moins important des Drames hafardés depuis un fiècle au Théâtre.

Je mets à part les lettres écrites aux Comédiens, à moi-même, sans signature & vulgairement appellées anonymes ; on juge à l'âpreté du style, que leurs Auteurs, peu versés dans la critique, n'ont pas assez senti qu'une mauvaise Pièce n'est point une mauvaise action, & que telle injure convenable à un méchant homme, est toujours déplacée à un méchant Ecrivain. Passons aux autres.

Des Connaisseurs ont remarqué que j'étais tombé dans l'inconvénient de faire critiquer des usages Français par un Plaisant de Séville à Séville ; tandis que la vraisemblance exigeait qu'il s'étayât sur les mœurs Espagnoles. Ils ont raison : j'y avais même tellement pensé, que pour rendre la vraisemblance encore plus parfaite, j'avais d'abord résolu d'écrire & de faire jouer la Pièce en langage Espagnol ; mais un homme de goût m'a fait observer qu'elle en perdrait peut-être un peu de sa gaieté pour le public de Paris ; raison qui m'a déterminé à l'écrire en Français ; ensorte que j'ai fait, comme on voit, une multitude de sacrifices à la gaieté ; mais sans pouvoir parvenir à dérider le Journal de Bouillon.

Un autre Amateur, saisissant l'instant qu'il y avait beaucoup de monde au foyer, m'a reproché d'un ton le plus sérieux, que ma Pièce ressemblait à *On ne s'avise jamais de tout*. — Ressembler,

Monſieur ! Je ſoutiens que ma Pièce eſt, *On ne s'aviſe jamais de tout*, lui-même. = Et comment cela ? — C'eſt qu'on ne s'était pas encore aviſé de ma Pièce. L'Amateur reſta court, & l'on en rit d'autant plus, que celui-là qui me reprochait, *on ne s'aviſe jamais de tout*, eſt un homme qui ne s'eſt jamais aviſé de rien.

Quelques jours après, ceci eſt plus ſérieux, chez une Dame incommodée, un Monſieur grave, en habit noir, coiffure bouffante & canne à corbin, lequel touchait légèrement le poignet de la Dame, propoſa civilement pluſieurs doutes ſur la vérité des traits que j'avais lancé contre les Médecins. Monſieur, lui dis-je, êtes-vous ami de quelqu'un d'eux ? Je ſerais déſolé qu'un badinage... = On ne peut pas moins : je vois que vous ne me connaiſſez pas ; je ne prends jamais le parti d'aucun ; je parle ici pour le corps en général. — Cela me fit beaucoup chercher quel homme ce pouvait être. En fait de plaiſanterie, ajoutai-je, vous ſavez, Monſieur, qu'on ne demande jamais ſi l'hiſtoire eſt vraie, mais ſi elle eſt bonne. = Eh ! croyez-vous moins perdre à cet examen qu'au premier ? — A merveille, Docteur, dit la Dame. Le Monſtre qu'il eſt ! n'a-t-il pas oſé parler mal auſſi de nous ! Feſons cauſe commune.

A ce mot de *Docteur*, je commençai à ſoupçonner qu'elle parlait à ſon Médecin. Il eſt vrai,

Madame & Monſieur, repris-je avec modeſtie, que je me ſuis permis ces légers torts, d'autant plus aiſément qu'ils tirent moins à conſéquence.

Eh! qui pourrait nuire à deux Corps puiſſans; dont l'empire embraſſe l'univers & ſe partage le monde! Malgré les Envieux, les Belles y règneront toujours par le plaiſir, & les Médecins par la douleur: & la brillante ſanté nous ramène à l'Amour, comme la maladie nous rend à la Médecine.

Cependant je ne ſais ſi, dans la balance des avantages, la Faculté ne l'emporte pas un peu ſur la Beauté. Souvent on voit les Belles nous renvoyer aux Médecins; mais plus ſouvent encore, les Médecins nous gardent & ne nous renvoient plus aux Belles.

En plaiſantant donc, il faudrait peut-être avoir égard à la différence des reſſentimens, & ſonger que, ſi les Belles ſe vengent en ſe ſéparant de nous, ce n'eſt-là qu'un mal négatif; au lieu que les Médecins ſe vengent en s'en emparant, ce qui devient très-poſitif.

Que, quand ces derniers nous tiennent, ils font de nous tout ce qu'ils veulent; au lieu que les Belles, toutes belles qu'elles ſont, n'en font jamais que ce qu'elles peuvent.

Que le commerce des Belles nous les rend bientôt moins néceſſaires ; au lieu que l'uſage des Médecins finit par nous les rendre indiſpenſables.

Enfin que l'un de ces empires ne ſemble établi que pour aſſurer la durée de l'autre ; puiſque, plus la verte jeuneſſe eſt livrée à l'Amour, plus la pâle vieilleſſe appartient ſûrement à la Médecine.

Au reſte, ayant fait contre moi cauſe commune, il était juſte, Madame & Monſieur, que je vous offriſſe en commun mes juſtifications. Soyez donc perſuadés que, feſant profeſſion d'adorer les Belles & de redouter les Médecins, c'eſt toujours en badinant que je dis du mal de la Beauté ; comme ce n'eſt jamais ſans trembler que je plaiſante un peu la Faculté.

Ma déclaration n'eſt point ſuſpecte à votre égard, Meſdames, & mes plus acharnés ennemis ſont forcés d'avouer que, dans un inſtant d'humeur où mon dépit contre une Belle allait s'épancher trop librement ſur toutes les autres, on m'a vu m'arrêter tout court au 25e. couplet, &, par le plus prompt repentir, faire ainſi dans le 26e. amende-honorable aux Belles irritées.

Sexe charmant, si je décèle
Votre cœur en proie au desir,
Souvent à l'amour infidèle,
Mais toujours fidèle au plaisir;
D'un badinage, ô mes Déesses!
Ne cherchez point à vous venger:
Tel glose, hélas! sur vos faiblesses
Qui brûle de les partager.

Quant à vous, Monsieur le Docteur, on sait assez que Moliere...

— Au désespoir, dit-il en se levant, de ne pouvoir profiter plus long-tems de vos lumières: mais l'humanité qui gémit, ne doit pas souffrir de mes plaisirs. Il me laissa ma foi, ma bouche ouverte avec ma phrase en l'air. Je ne sais pas, dit la belle malade en riant, si je vous pardonne; mais je vois bien que notre Docteur ne vous pardonne pas. — Le nôtre, Madame? Il ne sera jamais le mien. — Eh! pourquoi? — Je ne sais; Je craindrais qu'il ne fût au dessous de son état, puisqu'il n'est pas au-dessus des plaisanteries qu'on en peut faire.

Ce Docteur n'est pas de mes gens. L'homme assez consommé dans son art pour en avouer de

bonne-foi l'incertitude, assez spirituel pour rire avec moi de ceux qui le disent infaillible; tel est mon Médecin. En me rendant ses soins qu'ils appellent des visites; en me donnant ses conseils qu'ils nomment ordonnances, il remplit dignement & sans faste la plus noble fonction d'une ame éclairée & sensible. Avec plus d'esprit, il calcule plus de rapports, & c'est tout ce qu'on peut dans un art aussi utile qu'incertain. Il me raisonne, il me console, il me guide, & la nature fait le reste. Aussi, loin de s'offenser de la plaisanterie, est-il le premier à l'opposer au pédantisme. A l'infatué qui lui dit gravement: » De quatre-vingt fluxions de poitrine que j'ai » traitées cet Automne, un seul malade a péri » dans mes mains «; mon Docteur répond en souriant: » Pour moi, j'ai prêté mes secours à plus » de cent cet Hiver; hélas! je n'en ai pu sauver » qu'un seul «. Tel est mon aimable Médecin. — Je le connais. = Vous permettez bien que je ne l'échange pas contre le vôtre. Un Pédant n'aura pas plus ma confiance en maladie qu'une bégueule n'obtiendrait mon hommage en santé. Mais je ne suis qu'un sot. Au lieu de vous rappeller mon amende-honorable au beau sexe, je devais lui chanter le couplet de la bégueule; il est tout fait pour lui.

Pour égayer ma Poésie,
Au hasard j'assemble des traits :
J'en fais, Peintre de fantaisie,
Des Tableaux, jamais des Portraits;
La Femme d'esprit, qui s'en moque,
Sourit finement à l'Auteur :
Pour l'imprudente qui s'en choque,
Sa colère est son délateur.

— A propos de Chanson, dit la Dame: Vous êtes bien honnête d'avoir été donner votre Pièce aux Français ! moi qui n'ai de petite Loge qu'aux Italiens! Pourquoi n'en avoir pas fait un Opéra Comique? ce fut, dit-on, votre première idée. La Pièce est d'un genre à comporter de la musique.

— Je ne sais si elle est propre à la supporter, ou si je m'étais trompé d'abord en le supposant : mais sans entrer dans les raisons qui m'ont fait changer d'avis, celle-ci, Madame, répond à tout.

Notre Musique dramatique ressemble trop encore à notre Musique chansonnière pour en attendre un véritable intérêt ou de la gaieté franche. Il faudra commencer à l'employer sérieusement au Théâtre quand on sentira bien qu'on ne doit y chanter que pour parler; quand nos Musiciens se rapprocheront de la nature, & sur-tout cesseront de

s'impoſer l'abſurde loi de toujours revenir à la première partie d'un air après qu'ils en ont dit la ſeconde. Eſt-ce qu'il y a des Repriſes & des Rondeaux dans un Drame? Ce cruel radotage eſt la mort de l'intérêt, & dénote un vide inſupportable dans les idées.

Moi qui toujours ai chéri la Muſique ſans inconſtance & même ſans infidélité; ſouvent, aux Pièces qui m'attachent le plus, je me ſurprends à pouſſer de l'épaule, à dire tout bas avec humeur: Eh! va donc Muſique! pourquoi toujours répéter? N'es-tu pas aſſez lente? Au lieu de narrer vivement, tu rabaches! au lieu de peindre la paſſion, tu t'accroches aux mots! Le Poëte ſe tue à ſerrer l'évènement, & toi tu le délayes! Que lui ſert de rendre ſon ſtyle énergique & preſſé, ſi tu l'enſevelis ſous d'inutiles fredons? Avec ta ſtérile abondance, reſte, reſte aux Chanſons pour toute nourriture, juſqu'à ce que tu connaiſſes le langage ſublime & tumultueux des paſſions.

En effet, ſi la déclamation eſt déja un abus de la narration au Théâtre, le chant, qui eſt un abus de la déclamation, n'eſt donc, comme on voit, que l'abus de l'abus. Ajoutez-y la répétition des phraſes & voyez ce que devient l'intérêt. Pendant que le vice ici va toujours en croiſſant, l'intérêt marche à ſens contraire;

l'action s'allanguit; quelque chose me manque; je deviens distrait; l'ennui me gagne; & si je cherche alors à deviner ce que je voudrais, il m'arrive souvent de trouver que je voudrais la fin du Spectacle.

Il est un autre art d'imitation, en général beaucoup moins avancé que la Musique; mais qui semble en ce point lui servir de leçon. Pour la variété seulement la Danse élevée est déja le modèle du chant.

Voyez le superbe Vestris ou le fier d'Auberval engager un pas de caractère. Il ne danse pas encore; mais d'aussi loin qu'il paraît, son port libre & dégagé fait déja lever la tête aux Spectateurs. Il inspire autant de fierté qu'il promet de plaisirs. Il est parti..... Pendant que le Musicien redit vingt fois ses phrases & monotone ses mouvemens, le Danseur varie les siens à l'infini.

Le voyez-vous s'avancer légèrement à petits bonds, reculer à grands pas & faire oublier le comble de l'art par la plus ingénieuse négligence? Tantôt sur un pied, gardant le plus savant équilibre, & suspendu sans mouvement pendant plusieurs mesures, il étonne, il surprend par l'immobilité de son à-plomb...... Et soudain, comme s'il regrettait le tems du repos, il part comme un trait, vole au fond du Théâtre, &

revient, en pirouettanr, avec une rapidité que l'œil peut ſuivre à peine.

L'air a beau recommencer, rigaudonner, ſe répéter, ſe radorer; il ne ſe répète point, lui! tout en déployanr les mâles beautés d'un corps ſouple & puiſſant, il peinr les mouvemens violens dont ſon ame eſt agitée : il vous lance un regard paſſionné que ſes bras mollemenr ouverts rendent plus expreſſif: &, comme s'il ſe laſſait bientôt de vous plaire, il ſe relève avec dédain, ſe dérobe à l'œil qui le ſuit, & la paſſion la plus fougueuſe ſemble alors naître & ſortir de la plus douce ivreſſe. Impétueux, turbulent, il exprime une colère ſi bouillante & ſi vraie qu'il m'arrache à mon ſiége & me fait froncer le ſourcil. Mais, reprenant ſoudain le geſte & l'accent d'une volupté paiſible, il erre nonchalammenr avec une grace, une molleſſe, & des mouvemens ſi délicats, qu'il enlève autanr de ſuffrages qu'il y a de regards attachés ſur ſa Danſe enchantereſſe.

Compoſiteurs! chantez comme il danſe, & nous aurons, au lieu d'Opéra, des Mélodrames! Mais j'entends mon érernel Cenſeur, (je ne ſais plus s'il eſt d'ailleurs ou de Bouillon,) qui me dit : Que prétend-r-on par ce tableau? Je vois un talent ſupérieur, & non la Danſe en général. C'eſt dans ſa marche ordinaire qu'il faut ſaiſir un

art pour le comparer & non dans ſes efforts les plus ſublimes. N'avons-nous pas.......

═ Je l'arrête à mon tour. Eh quoi ? ſi je veux peindre un courſier & me former une juſte idée de ce noble animal ; irai-je le chercher hongre & vieux, gémiſſanr au timon du fiacre, ou trottinant ſous le plâtrier qui ſiffle ? Je le prends au haras, fier Eralon, vigoureux, découplé, l'œil ardent, frappant la rerre & ſoufflant le feu par les naſeaux ; bondiſſant de deſirs & d'imparience, ou fendant l'air qu'il électriſe, & dont le bruſque henniſſement réjouit l'homme & fait treſſaillir toutes les cavalles de la contrée. Tel eſt mon Danſeur.

Et quand je crayonne un art, c'eſt parmi les plus grands ſujets qui l'exercent que j'enrends choiſir mes modèles ; tous les efforts du génie...... mais je m'éloigne rrop de mon ſujet, revenons au Barbier de Séville...... ou plutôt, Monſieur, n'y revenons pas. C'eſt aſſez pour une bagatelle. Inſenſiblement je tomberais dans le défaut reproché trop juſtement à nos Français, de toujours faire de petites Chanſons ſur les grandes affaires, & de grandes diſſerrarions ſur les petites.

Je ſuis, avec le plus profond reſpect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſent ſerviteur,

L'AUTEUR.

LE BARBIER
DE SÉVILLE,
OU
LA PRÉCAUTION
INUTILE,
COMÉDIE.

PERSONNAGES.

PERSONNAGES.

(Les habits des Acteurs doivent être dans l'ancien coſtume Eſpagnol.)

LE COMTE ALMAVIVA , *Grand d'Eſpagne , amant inconnu de Roſine , paraît , au premier Acte , en veſte & culotte de ſatin ; il eſt enveloppé d'un grand manteau brun , ou cape eſpagnole ; chapeau noir rabattu avec un ruban de couleur autour de la forme. Au 2e. Acte : habit uniforme de Cavalier , avec des mouſtaches & des bottines. Au 3e. habillé en Bachelier ; cheveux ronds ; grande fraiſe au cou ; veſte , culotte , bas & manteau d'Abbé. Au 4e. Acte , il eſt vêtu ſuperbement à l'Eſpagnole avec un riche manteau ; par-deſſus tout , le large manteau brun dont il ſe tient enveloppé.*

BARTHOLO , *Médecin , Tuteur de Roſine : habit noir , court , boutonné ; grande perruque ; fraiſe & manchettes relevées ; une ceinture noire ; & quand il veut ſortir de chez lui , un long manteau écarlate.*

ROSINE , *jeune perſonne d'extraction noble & Pupille de Bartholo ; habillée à l'Eſpagnole.*

FIGARO , *Barbier de Séville : en habit de majo Eſpagnol. La tête couverte d'une reſcille , ou filet ; chapeau blanc , ruban de couleur , autour de la forme ; un fichu de ſoie , attaché fort lache à ſon cou ; gilet & haut-de-chauſſe de ſatin , avec des boutons & boutonnières frangés d'argent ; une grande ceinture de ſoie ; les jarretières nouées avec des glands qui pendent ſur chaque jambe ; veſte de couleur tranchante , à grands revers de la couleur du gilet ; bas blancs & ſouliers gris.*

DON BAZILE , *Organiſte , Maître à chanter de Roſine ;*

A

chapeau noir rabattu, ſoutanelle & long manteau, ſans fraiſe ni manchettes.

LA JEUNESSE, *vieux Domeſtique de Bartholo.*

L'ÉVEILLÉ, *autre Valet de Bartholo, garçon niais & endormi. Tous deux habillés en Galiciens; tous les cheveux dans la queue; gilet couleur de chamois; large ceinture de peau avec une boucle; culotte bleue & veſte de même, dont les manches, ouvertes aux épaules pour le paſſage des bras, ſont pendantes par derrière.*

UN NOTAIRE.

UN ALCADE, *Homme de Juſtice, avec une longue baguette blanche à la main.*

PLUSIEURS ALGOUAZILS & VALETS *avec des flambeaux.*

La Scène eſt à Séville, dans la rue & ſous les fenêtres de Roſine, au premier Acte; & le reſte de la Pièce dans la Maiſon du Docteur Bartholo.

On trouve chez la veuve DUCHESNE, *Libraire, la Muſique du Barbier de Séville gravée* in-fol. *Prix* 3 *liv.* 12 *ſ.*

Les deux Amis, Drame, in-8. 1 *liv.* 16 *ſ.*





LE BARBIER DE SÉVILLE, OU LA PRÉCAUTION INUTILE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une Rue de Séville, où toutes les croisées sont grillées.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, *seul, en grand manteau brun & chapeau rabattu. Il tire sa montre, en se promenant.*

LE jour est moins avancé que je ne croyais. L'heure à laquelle elle a coutume de se montrer derrière sa jalousie est encore éloignée. N'importe;

il vaut mieux arriver trop tôt que de manquer l'instant de la voir. Si quelque aimable de la Cour pouvait me deviner à cent lieues de Madrid, arrêté tous les matins sous les fenêtres d'une femme à qui je n'ai jamais parlé; il me prendrait pour un Espagnol du temps d'Isabelle. — Pourquoi non? Chacun court après le bonheur. Il est pour moi dans le cœur de Rosine. — Mais quoi! suivre une femme à Séville, quand Madrid & la Cour offrent de toutes parts des plaisirs si faciles? — Et c'est cela même que je suis las des conquêtes que l'intérêt, la convenance ou la vanité nous présentent sans cesse. Il est si doux d'être aimé pour soi-même! & si je pouvais m'assurer sous ce déguisement..... Au diable l'importun.

SCÈNE II.

FIGARO, LE COMTE *caché.*

FIGARO *une guittare sur le dos attachée en bandoulière avec un large ruban; il chantonne gaiement; un papier & un crayon à la main.* (N°. 1.)

BANISSONS le chagrin,
Il nous consume:
Sans le feu du bon vin
Qui nous rallume;
Réduit à languir,
L'homme sans plaisir

(N°. 1.) Voyez *la Partition de la Musique gravée.*

Vivrait comme un ſot,
Et mourrait bientôt ;

Juſques-là, ceci ne va pas mal, ein, ein.

Et mourrait bientôt,
Le vin & la pareſſe
Se diſputent mon cœur....

Eh non ! ils ne ſe le diſputent pas, ils y régnent paiſiblement enſemble......

Se partagent..... mon cœur.

Dit-on, ſe partagent?...... Eh mon Dieu! nos faiſeurs d'Opéra-Comiques n'y regardent pas de ſi près. Aujourd'hui, ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante.

(*Il chante.*)
Le vin & la pareſſe
Se partagent mon cœur.

Je voudrais finir par quelque choſe de beau, de brillant, de ſcintillant, qui eût l'air d'une penſée.

(*il met un genou en terre & écrit en chantant.*)

Se partagent mon cœur.
Si l'une a ma tendreſſe.....
L'autre fait mon bonheur.

Fi donc! c'eſt plat. Ce n'eſt pas ça.... Il me faut une oppoſition, une antithèſe :

Si l'une..... eſt ma maitreſſe,
L'autre.....

Eh parbleu j'y ſuis......

L'autre eſt mon ſerviteur.

Fort bien, Figaro! .... (*Il écrit en chantant.*)

Le vin & la pareſſe
Se partagent mon cœur;
Si l'une eſt ma maitreſſe,
L'autre eſt mon ſerviteur.
L'autre eſt mon ſerviteur,
L'autre eſt mon ſerviteur.

Hen, hen, quand il y aura des accompagnemens là-deſſous, nous verrons encore, Meſſieurs de la cabale, ſi je ne ſais ce que je dis... (*Il apperçoit le Comte.*) J'ai vu cet Abbé-là quelque part.

(*il ſe relève.*)

LE COMTE *à part.*

Cet homme ne m'eſt pas inconnu.

FIGARO.

Et non, ce n'eſt pas un Abbé! Cet air altier & noble....

LE COMTE.

Cette tournure groteſque....

FIGARO.

Je ne me trompe point; c'eſt le Comte Almaviva.

LE COMTE.

Je crois que c'eſt ce coquin de Figaro.

FIGARO.

C'eſt lui-même, Monſeigneur.

LE COMTE.

Maraud! ſi tu dis un mot....

FIGARO.

Oui; je vous reconnais; voilà les bontés familières dont vous m'avez toujours honoré.

LE COMTE.

Je ne te reconnaiſſais pas, moi. Te voilà ſi gros & ſi gras.....

FIGARO.

Que voulez-vous, Monſeigneur, c'eſt la misère.

LE COMTE.

Pauvre petit! Mais que fais-tu à Séville? Je t'avais autrefois recommandé dans les Bureaux pour un emploi.

FIGARO.

Je l'ai obtenu, Monſeigneur; & ma reconnaiſſance....

LE COMTE.

Appelle-moi Lindor. Ne vois-tu pas à mon déguiſement que je veux être inconnu?

FIGARO.

Je me retire.

LE COMTE.

Au contraire. J'attends ici quelque choſe, & deux hommes qui jaſent, ſont moins ſuſpects qu'un ſeul qui ſe promène. Ayons l'air de jaſer. Eh bien cet emploi?

FIGARO.

Le Miniſtre ayant égard à la recommandation de votre Excellence, me fit nommer ſur-le-champ, Garçon apothicaire.

LE COMTE.

Dans les hopitaux de l'Armée?

FIGARO.

Non; dans les haras d'Andaloufie.

LE COMTE, *riant.*

Beau début!

FIGARO.

Le pofte n'était pas mauvais; parce qu'ayant le diftrict des panfemens & des drogues, je vendais fouvent aux hommes de bonnes médecines de cheval....

LE COMTE.

Qui tuaient les fujets du Roi!

FIGARO.

Ah, ah, il n'y a point de remède univerfel: mais qui n'ont pas laiffé de guérir quelquefois des Galiciens, des Catalans, des Auvergnats.

LE COMTE.

Pourquoi donc l'as-tu quitté?

FIGARO.

Quitté? C'eft bien lui-même; on m'a deffervi auprès des Puiffances.

L'envie aux doigts crochus, au teint pâle & livide....

LE COMTE.

Oh grace! grace, ami! Eft-ce que tu fais auffi des vers? Je t'ai vu là griffonnant fur ton genou, & chantant dès le matin.

FIGARO.

Voilà précifément la caufe de mon malheur, Excellence. Quand on a rapporté au Miniftre que

je faisais, je puis dire, assez joliment, des bouquets à Cloris, que j'envoyais des énigmes aux Journaux, qu'il courait des Madrigaux de ma façon; en un mot; quand il a su que j'étais imprimé tout vif, il a pris la chose au tragique, & m'a fait ôter mon emploi, sous prétexte que l'amour des Lettres est incompatible avec l'esprit des affaires.

LE COMTE.

Puissamment raisonné! & tu ne lui fis pas représenter.....

FIGARO.

Je me crus trop heureux d'en être oublié; persuadé qu'un Grand nous fait assez de bien, quand il ne nous fait pas de mal.

LE COMTE.

Tu ne dis pas tout. Je me souviens qu'à mon service tu étais un assez mauvais sujet.

FIGARO.

Eh mon Dieu, Monseigneur, c'est qu'on veut que le pauvre soit sans défaut.

LE COMTE.

Paresseux, dérangé....

FIGARO.

Aux vertus qu'on exige dans un Domestique, votre Excellence connaît-elle beaucoup de Maîtres qui fussent dignes d'être valets?

LE COMTE, *riant.*

Pas mal. Et tu t'es retiré en cette Ville?

FIGARO.

Non, pas tout de suite.

LE COMTE *l'arrêtant.*

Un moment.... J'ai cru que c'était elle.... Dis toujours, je l'entends de reste.

FIGARO.

De retour à Madrid, je voulus essayer de nouveau mes talens littéraires; & le théâtre me parut un champ d'honneur....

LE COMTE.

Ah miséricorde!

FIGARO.

Pendant sa réplique, le Comte regarde avec attention du côté de la jalousie.

En vérité, je ne sais comment je n'eus pas le plus grand succès; car j'avais rempli le Parterre des plus excellens Travailleurs; des mains..... comme des battoirs; j'avais interdit les gants, les cannes, tout ce qui ne produit que des applaudissemens sourds; & d'honneur, avant la Pièce, le café m'avait paru dans les meilleures dispositions pour moi. Mais les efforts de la cabale...

LE COMTE.

Ah! la cabale! Monsieur l'Auteur tombé!

FIGARO.

Tout comme un autre: pourquoi pas? Ils m'ont sifflé; mais si jamais je puis les rassembler.....

LE COMTE.

L'ennui te vengera bien d'eux ?

FIGARO.

Ah ! comme je leur en garde ! Morbleu !

LE COMTE.

Tu jures ! Sais-tu qu'on n'a que vingt-quatre heures au Palais pour maudire ſes Juges ?

FIGARO.

On a vingt-quatre ans au théâtre ; la vie eſt trop courte pour uſer un pareil reſſentiment.

LE COMTE.

Ta joyeuſe colère me réjouit. Mais tu ne me dis pas ce qui t'a fait quitter Madrid.

FIGARO.

C'eſt mon bon Ange, Excellence, puiſque je ſuis aſſez heureux pour retrouver mon ancien Maître. Voyant à Madrid que la République des Lettres était celle des loups, toujours armés les uns contre les autres, & que livrés au mépris où ce riſible acharnement les conduit, tous les Inſectes, les Mouſtiques, les Couſins, les Critiques, les Maringouins, les Envieux, les Feuilliſtes, les Libraires, les Cenſeurs, & tout ce qui s'attache à la peau des malheureux Gens de Lettres, achevait de déchiqueter & ſucer le peu de ſubſtance qui leur reſtait ; fatigué d'écrire, ennuyé de moi, dégoûté des autres, abymé de dettes & léger d'argent ; à la fin convaincu que l'utile

revenu du rasoir est préférable aux vains honneurs de la plume, j'ai quitté Madrid; &, mon bagage en sautoir, parcourant philosophiquement les deux Castilles, la Manche, l'Estramadoure, la Siena-Morena, l'Andalousie; accueilli dans une ville, emprisonné dans l'autre, & par-tout supérieur aux événemens; loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là; aidant au bon tems, supportant le mauvais, me moquant des sots, bravant les méchans; riant de ma misère & faisant la barbe à tout le monde; vous me voyez enfin établi dans Séville, & prêt à servir de nouveau votre Excellence en tout ce qu'il lui plaira m'ordonner.

LE COMTE.

Qui t'a donné une philosophie aussi gaie?

FIGARO.

L'habitude du malheur. Je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer. Que regardez-vous donc toujours de ce côté?

LE COMTE.

Sauvons-nous.

FIGARO.

Pourquoi?

LE COMTE.

Viens donc, malheureux! tu me perds.

(*Ils se cachent.*)

SCÈNE III.

BARTHOLO, ROSINE. (*La jalousie du premier étage s'ouvre, & Bartholo & Rosine se mettent à la fenêtre.*)

ROSINE.

COMME le grand air fait plaisir à respirer! Cette jalousie s'ouvre si rarement.....

BARTHOLO.

Quel papier tenez-vous-là?

ROSINE.

Ce sont des couplets de la Précaution inutile que mon Maître à chanter m'a donnés hier.

BARTHOLO.

Qu'est-ce que la Précaution inutile?

ROSINE.

C'est une Comédie nouvelle.

BARTHOLO.

Quelque Drame encore! Quelque sottise d'une nouveau genre! (*)

ROSINE.

Je n'en sais rien.

BARTHOLO.

Euh, euh, les Journaux & l'autorité nous en feront raison. Siècle barbare!...

(*) Bartholo n'aimait pas les Drames. Peut-être avait-il fait quelque Tragédie dans sa jeunesse.

ROSINE.

Vous injuriez toujours notre pauvre siècle.

BARTHOLO.

Pardon de la liberté ; qu'a-t-il produit pour qu'on le loue ? Sottises de toute espèce : la liberté de penser, l'attraction, l'électricité, le tolérantisme, l'inoculation, le quinquina, l'encyclopédie, & les drames.....

ROSINE, *le papier lui échappe & tombe dans la rue.*

Ah ! ma chanson ! ma chanson est tombée en vous écoutant ; courez, courez donc, Monsieur, ma chanson ; elle sera perdue.

BARTHOLO.

Que diable aussi, l'on tient ce qu'on tient.

(Il quitte le Balcon.)

ROSINE, *regarde en dedans & fait signe dans la rue.*

S't, s't ; *(le Comte paraît.)* ramassez vîte & sauvez-vous. *(Le Comte ne fait qu'un saut, ramasse le papier & rentre.)*

BARTHOLO *sort de la maison, & cherche.*

Où donc est-il ? Je ne vois rien.

ROSINE.

Sous le balcon, au pied du mur.

BARTHOLO.

Vous me donnez-là une jolie commission ! Il est donc passé quelqu'un ?

ROSINE.

Je n'ai vu perſonne.

BARTHOLO *à lui-même.*

Et moi qui ai la bonté de chercher.... Bartholo, vous n'êtes qu'un ſot, mon ami: ceci doit vous apprendre à ne jamais ouvrir de jalouſies ſur la rue. (*Il rentre.*)

ROSINE *toujours au Balcon.*

Mon excuſe eſt dans mon malheur: ſeule, enfermée, en butte à la perſécution d'un homme odieux; eſt-ce un crime de tenter à ſortir d'eſclavage?

BARTHOLO *paraiſſant au Balcon.*

Rentrez, Signora; c'eſt ma faute ſi vous avez perdu votre chanſon; mais ce malheur ne vous arrivera plus, je vous jure. (*Il ferme la jalouſie à la clé.*)

SCÈNE IV.

LE COMTE, FIGARO. (*Ils entrent avec précaution.*)

LE COMTE.

A PRÉSENT qu'ils ſont retirés; examinons cette chanſon, dans laquelle un myſtère eſt ſûrement renfermé. C'eſt un billet!

FIGARO.

Il demandait ce que c'eſt que la Précaution inutile!

LE COMTE *lit vivement.*

» Votre empreſſement excite ma curioſité; ſitôt » que mon Tuteur ſera ſorti, chantez indiffé- » remment ſur l'air connu de ces couplets, quelque » choſe qui m'apprenne enfin le nom, l'état & les » intentions de celui qui paraît s'attacher ſi obſti- » nément à l'infortunée Roſine.

FIGARO, *contrefeſant la voix de Roſine.*

Ma chanſon, ma chanſon eſt tombée; courez, courez donc, (*Il rit.*) ah, ah, ah, ah! Oh ces femmes! voulez-vous donner de l'adreſſe à la plus ingénue? enfermez-la.

LE COMTE.

Ma chère Roſine!

FIGARO.

Monſeigneur, je ne ſuis plus en peine des motifs de votre maſcarade; vous faites ici l'amour en perſpective.

LE COMTE.

Te voilà inſtruit, mais ſi tu jaſes.....

FIGARO.

Moi jaſer! je n'emploîrai point pour vous raſſurer les grandes phraſes d'honneur & de dévoûment dont on abuſe à la journée; je n'ai qu'un mot: mon intérêt vous répond de moi; peſez tout à cette balance &.....

LE

LE COMTE.

Fort bien. Apprends donc que le hasard m'a fait rencontrer au Prado, il y a six mois, une jeune personne d'une beauté! .... Tu viens de la voir. Je l'ai fait chercher envain par-tout Madrid. Ce n'est que depuis peu de jours que j'ai découvert qu'elle s'appelle Rosine, est d'un sang noble, orpheline & mariée à un vieux Médecin de cette Ville, nommé Bartholo.

FIGARO.

Joli oiseau ma foi! difficile à dénicher! Mais qui vous a dit qu'elle était femme du Docteur?

LE COMTE.

Tout le monde.

FIGARO.

C'est une histoire qu'il a forgée en arrivant de Madrid, pour donner le change aux galans & les écarter; elle n'est encore que sa pupille, mais bientôt....

LE COMTE, *vivement.*

Jamais. Ah quelle nouvelle! J'étais résolu de tout oser pour lui présenter mes regrets; & je la trouve libre! Il n'y a pas un moment à perdre, il faut m'en faire aimer, & l'arracher à l'indigne engagement qu'on lui destine. Tu connais donc ce Tuteur?

FIGARO.

Comme ma mère.

LE COMTE.

Quel homme eſt-ce?

FIGARO *vivement.*

C'eſt un beau gros, court, jeune vieillard, gris pommelé, ruſé, raſé, blaſé, qui guette & furete & gronde & geint tout à la fois.

LE COMTE *impatienté.*

Eh! je l'ai vu. Son caractère?

FIGARO.

Brutal, avare, amoureux & jaloux à l'excès de ſa pupille, qui le hait à la mort.

LE COMTE.

Ainſi ſes moyens de plaire ſont....

FIGARO.

Nuls.

LE COMTE.

Tant mieux. Sa probité?

FIGARO.

Tout juſte autant qu'il en faut pour n'être point pendu.

LE COMTE.

Tant mieux. Punir un fripon en ſe rendant heureux.....

FIGARO.

C'eſt faire à la fois le bien public & particulier: chef-d'œuvre de morale, en vérité, Monſeigneur!

LE COMTE.

Tu dis que la crainte des galans lui fait fermer sa porte ?

FIGARO.

A tout le monde : s'il pouvait la calfeutrer...

LE COMTE.

Ah ! diable, tantpis. Aurais-tu de l'accès chez lui ?

FIGARO.

Si j'en ai ! *Primo*, la maison que j'occupe appartient au Docteur qui m'y loge *gratis*.

LE COMTE.

Ah, ah ?

FIGARO.

Oui. Et moi, en reconnaissance, je lui promets dix pistoles d'or par an, *gratis* aussi.

LE COMTE *impatienté.*

Tu es son locataire ?

FIGARO.

De plus, son Barbier, son Chirurgien, son Apothicaire ; il ne se donne pas dans sa maison un coup de rasoir, de lancette ou de piston, qui ne soit de la main de votre serviteur.

LE COMTE *l'embrasse.*

Ah ! Figaro, mon ami, tu seras mon ange, mon libérateur, mon dieu tutélaire.

FIGARO.

Peste ! comme l'utilité vous a bientôt rappro-

ché les diſtances ! parlez-moi des gens paſſionnés !

LE COMTE.

Heureux Figaro ! tu vas voir ma Roſine ! tu vas la voir ! Conçois-tu ton bonheur ?

FIGARO.

C'eſt bien-là un propos d'amant ! Eſt-ce que je l'adore, moi ? Puiſſiez-vous prendre ma place !

LE COMTE.

Ah ! ſi l'on pouvait écarter tous les ſurveillans !

FIGARO.

C'eſt à quoi je rêvais.

LE COMTE.

Pour douze heures ſeulement.

FIGARO.

En occupant les gens de leur propre intérêt ; on les empêche de nuire à l'intérêt d'autrui.

LE COMTE.

Sans doute. Eh bien ?

FIGARO, *rêvant.*

Je cherche dans ma tête ſi la Pharmacie ne fournirait pas quelques petits moyens innocens. . . . .

LE COMTE.

Scélérat !

FIGARO.

Eſt-ce que je veux leur nuire ? Ils ont tous be

ſoin de mon miniſtère. Il ne s'agit que de les traiter enſemble.

LE COMTE.

Mais ce Médecin peut prendre un ſoupçon.

FIGARO.

Il faut marcher ſi vîte, que le ſoupçon n'ait pas le tems de naître : il me vient une idée. Le régiment de Royal-Infant arrive en cette Ville.

LE COMTE.

Le Colonel eſt de mes amis.

FIGARO.

Bon. Préſentez-vous chez le Docteur en habit de Cavalier, avec un billet de logement ; il faudra bien qu'il vous héberge ; & moi, je me charge du reſte.

LE COMTE.

Excellent !

FIGARO.

Il ne ſerait même pas mal que vous euſſiez l'air entre deux vins....

LE COMTE.

A quoi bon ?

FIGARO.

Et le mener un peu leſtement ſous cette apparence déraiſonnable.

LE COMTE.

A quoi bon ?

FIGARO.

Pour qu'il ne prenne aucun ombrage, & vous croie plus pressé de dormir que d'intriguer chez lui.

LE COMTE.

Supérieurement vu! Mais que n'y vas-tu, toi?

FIGARO.

Ah oui! Moi! Nous serons bienheureux s'il ne vous reconnaît pas, vous, qu'il n'a jamais vu. Et comment vous introduire après?

LE COMTE.

Tu as raison.

FIGARO.

C'est que vous ne pourrez peut-être pas soutenir ce personnage difficile. Cavalier... pris de vin...

LE COMTE.

Tu te moques de moi (*prenant un ton ivre*). N'est-ce point ici la maison du Docteur Bartholo, mon ami?

FIGARO.

Pas mal, en vérité; vos jambes seulement un peu plus avinées (*d'un ton plus ivre*). N'est-ce pas ici la maison.....

LE COMTE.

Fi donc! Tu as l'ivresse du peuple.

FIGARO.

C'est la bonne; c'est celle du plaisir.

LE COMTE.

La porte s'ouvre.

FIGARO.

C'eſt notre homme : éloignons-nous juſqu'à ce qu'il ſoit parti.

SCÈNE V.

LE COMTE & FIGARO *cachés*.
BARTHOLO.

BARTHOLO *ſort en parlant à la maiſon*.

JE reviens à l'inſtant ; qu'on ne laiſſe entrer perſonne. Quelle ſottiſe à moi d'être deſcendu ! Dès qu'elle m'en priait, je devais bien me douter.... Et Bazile qui ne vient pas ! Il devait tout arranger pour que mon mariage ſe fît ſecrètement demain : & point de nouvelles ! Allons voir ce qui peut l'arrêter.



SCÈNE VI.

LE COMTE, FIGARO.

LE COMTE.

QU'AI-JE entendu? Demain il épouſe Roſine en ſecret!

FIGARO.

Monſeigneur, la difficulté de réuſſir, ne fait qu'ajouter à la néceſſité d'entreprendre.

LE COMTE.

Quel eſt donc ce Bazile qui ſe mêle de ſon mariage?

FIGARO.

Un pauvre hère qui montre la Muſique à ſa Pupille, infatué de ſon art, friponneau, beſoigneux, à genoux devant un écu, & dont il ſera facile de venir à bout, Monſeigneur..... *Regardant à la jalouſie.* La v'là, la v'là.

LE COMTE.

Qui donc?

FIGARO.

Derrière ſa jalouſie, la voilà, la voilà. Ne regardez pas, ne regardez donc pas.

LE COMTE.

Pourquoi?

FIGARO.

Ne vous écrit-elle pas? *chantez indifféremment*;

c'eſt-à-dire, chantez, comme ſi vous chantiez.... ſeulement pour chanter. Oh! la v'là, la v'là.

LE COMTE.

Puiſque j'ai commencé à l'intéreſſer ſans être connu d'elle, ne quittons point le nom de Lindor que j'ai pris; mon triomphe en aura plus de charmes. (*Il déploie le papier que Roſine a jeté.*) Mais comment chanter ſur cette muſique? Je ne ſais pas faire de vers, moi.

FIGARO.

Tout ce qui vous viendra, Monſeigneur, eſt excellent: en amour, le cœur n'eſt pas difficile ſur les productions de l'eſprit.... & prenez ma guitarre.

LE COMTE.

Que veux-tu que j'en faſſe? j'en joue ſi mal!

FIGARO.

Eſt-ce qu'un homme comme vous ignore quelque choſe? Avec le dos de la main; from, from, from... Chanter ſans guitarre à Séville! vous ſeriez bientôt reconnu ma foi, bientôt dépiſté.

(*Figaro ſe colle au mur ſous le balcon.*)

LE COMTE *chante en ſe promenant, & s'accompagnant ſur ſa guitarre.* N°. 2.)

PREMIER COUPLET.

Vous l'ordonnez, je me ferai connaître;
Plus inconnu, j'oſais vous adorer:
En me nommant, que pourrais-je eſpérer?
N'importe, il faut obéir à ſon Maître.

FIGARO, *bas.*

Fort-bien, parbleu! Courage, Monseigneur.

LE COMTE.

DEUXIÈME COUPLET.

Je suis Lindor, ma naissance est commune;
Mes vœux sont ceux d'un simple Bachelier;
Que n'ai-je, hélas! d'un brillant Chevalier,
A vous offrir le rang & la fortune!

FIGARO.

Et comment diable! Je ne ferais pas mieux; moi qui m'en pique.

LE COMTE.

TROISIÈME COUPLET.

Tous les matins ici d'une voix tendre,
Je chanterai mon amour sans espoir;
Je bornerai mes plaisirs à vous voir;
Et puissiez-vous en trouver à m'entendre!

FIGARO.

Oh ma foi! pour celui-ci!.... (*Il s'approche & baise le bas de l'habit de son Maître.*)

LE COMTE.

Figaro?

FIGARO.

Excellence?

LE COMTE.

Crois-tu que l'on m'ait entendu ?

ROSINE, *en-dedans*, *chante.*

AIR : *Du Maître en Droit.*

Tout me dit que Lindor est charmant,
Que je dois l'aimer constamment. . . . .

(*On entend une croisée qui se ferme avec bruit.*)

FIGARO.

Croyez-vous qu'on vous ait entendu cette fois ?

LE COMTE.

Elle a fermé sa fenêtre ; quelqu'un apparemment est entré chez elle.

FIGARO.

Ah la pauvre petite ! comme elle tremble en chantant ! Elle est prise, Monseigneur.

LE COMTE.

Elle se sert du moyen qu'elle-même a indiqué. *Tout me dit que Lindor est charmant.* Que de graces ! que d'esprit !

FIGARO.

Que de ruse ! que d'amour !

LE COMTE.

Crois-tu qu'elle se donne à moi, Figaro ?

FIGARO.

Elle paſſera plutôt à travers cette jalouſie que d'y manquer.

LE COMTE.

C'en eſt fait, je ſuis à ma Roſine...... pour la vie.

FIGARO.

Vous oubliez, Monſeigneur, qu'elle ne vous entend plus.

LE COMTE.

Monſieur Figaro? je n'ai qu'un mot à vous dire : elle ſera ma femme; & ſi vous ſervez bien mon projet en lui cachant mon nom... tu m'entends, tu me connais.....

FIGARO.

Je me rends. Allons, Figaro, vole à la fortune; mon fils.

LE COMTE.

Retirons-nous, crainte de nous rendre ſuſpects.

FIGARO, *vivement.*

Moi, j'entre ici, où, par la force de mon Art, je vais, d'un ſeul coup de baguette, endormir la vigilance, éveiller l'amour, égarer la jalouſie, fourvoyer l'intrigue, & renverſer tous les obſtacles. Vous, Monſeigneur, chez moi,

l'habit de ſoldat, le billet de logement, & de l'or dans vos poches.

LE COMTE.

Pour qui de l'or?

FIGARO, *vivement.*

De l'or, mon Dieu, de l'or: c'eſt le nerf de l'intrigue.

LE COMTE.

Ne te fâche pas, Figaro, j'en prendrai beaucoup.

FIGARO, *s'en allant.*

Je vous rejoins dans peu.

LE COMTE.

Figaro?

FIGARO.

Qu'eſt-ce que c'eſt?

LE COMTE.

Et ta guitarre?

FIGARO, *revient.*

J'oublie ma Guitarre! Moi! je ſuis donc fou! (*il s'en va.*)

LE COMTE.

Et ta demeure, étourdi?

FIGARO, *revient.*

Ah! réellement je suis frappé! — Ma Boutique à quatre pas d'ici, peinte en bleu, vitrage en plomb, trois palettes en l'air, l'œil dans la main, *Consilio Manuque*, FIGARO. (*Il s'enfuit.*)

Fin du premier Acte.



ACTE II.

Le Théâtre représente l'appartement de ROSINE. *La croisée dans le fond du Théâtre est fermée par une jalousie grillée.*

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSINE, *seule, un bougeoir à la main. Elle prend du papier sur la table & se met à écrire.*

MARCELINE est malade ; tous les gens sont occupés ; & personne ne me voit écrire. Je ne sais si ces murs ont des yeux & des oreilles, ou si mon Argus a un génie mal-faisant qui l'instruit à point nommé ; mais je ne puis dire un mot, ni faire un pas, dont il ne devine sur-le-champ l'intention..... Ah Lindor ! (*Elle cachete la lettre*). Fermons toujours ma lettre, quoique j'ignore quand & comment je pourrai la lui faire tenir. Je l'ai vu à travers ma jalousie parler long-temps au Barbier Figaro. C'est un bon homme qui m'a montré quelquefois de la pitié ; si je pouvais l'entretenir un moment.

SCÈNE II.

ROSINE, FIGARO.

ROSINE *surprise.*

AH! Monſieur Figaro, que je ſuis aiſe de vous voir!

FIGARO.

Votre ſanté, Madame?

ROSINE.

Pas trop bonne, Monſieur Figaro. L'ennui me tue.

FIGARO.

Je le crois; il n'engraiſſe que les ſots.

ROSINE.

Avec qui parliez-vous donc là-bas ſi vivement? je n'entendais pas: mais.....

FIGARO.

Avec un jeune Bachelier de mes parens, de la plus grande eſpérance; plein d'eſprit, de ſentimens, de talens, & d'une figure fort revenante.

ROSINE.

Oh, tout-à-fait bien, je vous aſſure! il ſe nomme?...

FIGARO.

Lindor. Il n'a rien: mais, s'il n'eût pas quitté bruſquement Madrid, il pouvait y trouver quelque bonne place.

ROSINE.

ROSINE *étourdiment.*

Il en trouvera, Monſieur Figaro, il en trouvera. Un jeune homme tel que vous le dépeignez, n'eſt pas fait pour reſter inconnu.

FIGARO, *à part.*

Fort-bien. (*haut.*) Mais il a un grand défaut; qui nuira toujours à ſon avancement.

ROSINE.

Un défaut, Monſieur Figaro! Un défaut! en êtes-vous bien sûr?

FIGARO.

Il eſt amoureux.

ROSINE.

Il eſt amoureux! & vous appelez cela un défaut?

FIGARO.

A la vérité, ce n'en eſt un que relativement à ſa mauvaiſe fortune.

ROSINE.

Ah! que le ſort eſt injuſte! & nomme-t-il la perſonne qu'il aime? je ſuis d'une curioſité...

FIGARO.

Vous êtes la dernière, Madame, à qui je voudrais faire une confidence de cette nature.

ROSINE, *vivement.*

Pourquoi, Monſieur Figaro? je ſuis diſcrette;

ce jeune homme vous appartient, il m'intéresse infiniment.... dites-donc.

FIGARO *la regardant finement.*

Figurez-vous, la plus jolie petite mignone, douce, tendre, accorte & fraîche, agaçant l'appétit, pied furtif, taille adroite, élancée, bras dodus, bouche rosée, & des mains! des joues! des dents! des yeux...!

ROSINE.

Qui reste en cette Ville?

FIGARO.

En ce quartier.

ROSINE.

Dans cette rue peut-être?

FIGARO.

A deux pas de moi.

ROSINE.

Ah! que c'est charmant..... pour Monsieur votre parent. Et cette personne est?....

FIGARO.

Je ne l'ai pas nommée?

ROSINE, *vivement.*

C'est la seule chose que vous ayez oubliée, Monsieur Figaro. Dites-donc, dites-donc vîte; si l'on rentrait je ne pourrais plus savoir....

FIGARO.

Vous le voulez absolument, Madame ? Eh bien ! cette personne est.... la Pupille de votre Tuteur.

ROSINE.

La Pupille ?...

FIGARO.

Du Docteur Bartholo : oui, Madame.

ROSINE *avec émotion.*

Ah, Monsieur Figaro ! ..... je ne vous crois pas, je vous assure.

FIGARO.

Et c'est ce qu'il brûle de venir vous persuader lui-même.

ROSINE.

Vous me faites trembler, Monsieur Figaro.

FIGARO.

Fi donc, trembler ! mauvais calcul, Madame ; quand on cède à la peur du mal, on ressent déja le mal de la peur. D'ailleurs, je viens de vous débarrasser de tous vos surveillans, jusqu'à demain.

ROSINE.

S'il m'aime, il doit me le prouver, en restant absolument tranquille.

FIGARO.

Eh, Madame ! amour & repos peuvent-ils habiter en même cœur ? La pauvre jeunesse est si

malheureuse aujourd'hui, qu'elle n'a que ce terrible choix : amour sans repos, ou repos sans amour.

ROSINE, *baissant les yeux.*

Repos sans amour... paraît.....

FIGARO.

Ah ! bien languissant. Il semble, en effet ; qu'amour sans repos, se présente de meilleure grace : & pour moi, si j'étais femme....

ROSINE, *avec embarras.*

Il est certain qu'une jeune personne ne peut empêcher un honnête-homme de l'estimer.

FIGARO.

Aussi mon parent vous estime-t-il infiniment.

ROSINE.

Mais s'il allait faire quelque imprudence ; Monsieur Figaro, il nous perdrait.

FIGARO, *à part.*

Il nous perdrait. (*haut.*) Si vous le lui défendiez expressément par une petite lettre... Une lettre a bien du pouvoir.

ROSINE, *lui donne la lettre qu'elle vient d'écrire.*

Je n'ai pas le tems de recommencer celle-ci, mais en la lui donnant, dites-lui... dites-lui bien.... (*elle écoute.*)

FIGARO,

Personne, Madame.

ROSINE.

Que c'eſt par pure amitié tout ce que je fais.

FIGARO.

Cela parle de ſoi. Tudieu! l'Amour a bien une autre allure!

ROSINE.

Que par pure amitié, entendez-vous? Je crains ſeulement que rebuté par les difficultés....

FIGARO.

Oui, quelque feu follet. Souvenez-vous, Madame, que le vent qui éteint une lumière, allume un braſier, & que nous ſommes ce braſier-là. D'en parler ſeulement, il exhale un tel feu qu'il m'a preſque enfiévré (*) de ſa paſſion, moi qui n'y ai que voir!

ROSINE.

Dieux! j'entends mon Tuteur. S'il vous trouvait ici..... paſſez par le Cabinet du Clavecin & deſcendez le plus doucement que vous pourrez.

FIGARO.

Soyez tranquille. (*à part, montrant la lettre*) Voici qui vaut mieux que toutes mes obſervations. (*Il entre dans le Cabinet.*)

(*) Le mot *enfiévré*, qui n'eſt plus français, a excité la plus vive indignation parmi les puritains Littéraires; je ne conſeille à aucun galant homme de s'en ſervir: mais M. Figaro!...

SCÈNE III.

ROSINE, *seule.*

JE meurs d'inquiétude jusqu'à ce qu'il soit dehors...... Que je l'aime, ce bon Figaro! c'est un bien honnête-homme, un bon parent! Ah! voilà mon tyran; reprenons mon ouvrage. (*Elle souffle la bougie, s'assied, & prend une broderie au tambour.*)

SCÈNE IV.

BARTHOLO, ROSINE.

BARTHOLO *en colère.*

AH! malédiction! l'enragé, le scélérat corsaire de Figaro. Là, peut-on, sortir un moment de chez soi, sans être sûr en rentrant.....

ROSINE.

Qui vous met donc si fort en colère, Monsieur?

BARTHOLO.

Ce damné Barbier qui vient d'écloper toute ma maison, en un tour de main: il donne un narcotique à l'Éveillé, un sternutatoire à la Jeunesse; il saigne au pied Marceline: il n'y a pas

jusqu'à ma Mule... sur les yeux d'une pauvre bête aveugle un cataplasme! parce qu'il me doit cent écus, il se presse de faire des Mémoires. Ah, qu'il les apporte! & personne à l'antichambre; on arrive à cet appartement comme à la place d'armes.

ROSINE.

Et qui peut y pénétrer que vous, Monsieur?

BARTHOLO.

J'aime mieux craindre sans sujet, que de m'exposer sans précaution; tout est plein de gens entreprenans, d'audacieux.... N'a-t-on pas ce matin encore ramassé lestement votre Chanson pendant que j'allais la chercher? oh! je...

ROSINE.

C'est bien mettre à plaisir de l'importance à tout! le vent peut avoir éloigné ce papier, le premier venu... que sais-je?

BARTHOLO.

Le vent, le premier venu!... Il n'y a point de vent, Madame, point de premier venu dans le monde; & c'est toujours quelqu'un posté-là exprès, qui ramasse les papiers, qu'une femme a l'air de laisser tomber par mégarde.

ROSINE.

A l'air, Monsieur?

BARTHOLO.

Oui, Madame, a l'air.

ROSINE *à part.*

Oh! le méchant vieillard!

BARTHOLO.

Mais tout cela n'arrivera plus; car je vais faire ſceller cette grille.

ROSINE.

Faites mieux; murez les fenêtres tout d'un coup; d'une priſon à un cachot, la différence eſt ſi peu de choſe!

BARTHOLO.

Pour celles qui donnent ſur la rue, ce ne ſerait peut-être pas ſi mal.... Ce Barbier n'eſt pas entré chez vous, au moins?

ROSINE.

Vous donne-t-il auſſi de l'inquiétude?

BARTHOLO.

Tout comme un autre.

ROSINE.

Que vos repliques ſont honnêtes!

BARTHOLO.

Ah! fiez-vous à tout le monde, & vous aurez bientôt à la maiſon une bonne femme pour vous tromper, de bons amis pour vous la ſouffler, & de bons valets pour les y aider.

ROSINE.

Quoi, vous n'accordez pas même qu'on ait

des principes contre la féduction de Monfieur Figaro ?

BARTHOLO.

Qui diable entend quelque chofe à la bizarrerie des femmes ? & combien j'en ai vu de ces vertus à principes ! ....

ROSINE *en colère.*

Mais, Monfieur, s'il fuffit d'être homme pour nous plaire, pourquoi donc me déplaifez-vous fi fort ?

BARTHOLO *ftupéfait.*

Pourquoi ? ... Pourquoi ? ... Vous ne répondez pas à ma queftion fur ce Barbier ?

ROSINE *outrée.*

Eh bien oui, cet homme eft entré chez moi ; je l'ai vu, je lui ai parlé. Je ne vous cache pas même que je l'ai trouvé fort aimable : & puiffiez-vous en mourir de dépit !

(*Elle fort.*)

SCÈNE V.

BARTHOLO *feul.*

OH ! les juifs ! les chiens de valets ! La Jeuneffe ? l'Éveillé ? l'Eveillé maudit !

SCÈNE VI.

BARTHOLO, L'ÉVEILLÉ.

L'ÉVEILLÉ *arrive en bâillant, tout endormi.*

AH, aah, ah, ah...

BARTHOLO.

Où étais-tu, peste d'étourdi, quand ce Barbier est entré ici ?

L'ÉVEILLÉ.

Monsieur j'étais.... ah, aah, ah...

BARTHOLO.

A machiner quelque espiéglerie, sans doute ? Et tu ne l'a pas vu ?

L'ÉVEILLÉ.

Sûrement je l'ai vu ; puisqu'il m'a trouvé tout malade, à ce qu'il dit ; & faut bien que ça soit vrai, car j'ai commencé à me douloir dans tous les membres, rien qu'en l'en entendant parl. ... Ah, ah, aah...

BARTHOLO *le contrefait.*

Rien qu'en l'en entendant! ... Où donc est ce vaurien de la Jeunesse ? Droguer ce petit garçon sans mon ordonnance ! Il y a quelque friponnerie là-dessous.

SCÈNE VII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS. (*La Jeuneſſe arrive en vieillard avec une canne en béquille ; il éternue pluſieurs fois.*)

L'ÉVEILLÉ *toujours bâillant.*

LA Jeuneſſe ?

BARTHOLO.

Tu éternueras dimanche.

LA JEUNESSE.

Voilà plus de cinquante.... cinquante fois..... dans un moment! (*il éternue*). Je ſuis briſé.

BARTHOLO.

Comment! je vous demande à tous deux s'il eſt entré quelqu'un chez Roſine, & vous ne me dites pas que ce Barbier....

L'ÉVEILLÉ *continuant de bâiller.*

Eſt-ce que c'eſt quelqu'un donc Monſieur Figaro? Aah, ah....

BARTHOLO.

Je parie que le ruſé s'entend avec lui.

L'ÉVEILLÉ *pleurant comme un ſot.*

Moi... Je m'entends!...

LA JEUNESSE *éternuant.*

Eh mais, Monſieur, y a-t-il.... y a-t-il de la juſtice?

BARTHOLO.

De la justice ! C'est bon entre vous autres misérables, la justice ! Je suis votre maître, moi, pour avoir toujours raison.

LA JEUNESSE *éternuant.*

Mais pardi, quand une chose est vraie...

BARTHOLO.

Quand une chose est vraie ! si je ne veux pas qu'elle soit vraie, je prétends bien qu'elle ne soit pas vraie. Il n'y aurait qu'à permettre à tous ces faquins-là d'avoir raison, vous verriez bientôt ce que deviendrait l'autorité.

LA JEUNESSE *éternuant.*

J'aime autant recevoir mon congé. Un service terrible, & toujours un train d'enfer !

L'ÉVEILLÉ *pleurant.*

Un pauvre homme de bien est traité comme un misérable.

BARTHOLO.

Sors donc, pauvre homme de bien. (*Il les contrefait.*) Et t'chi & t'cha ; l'un m'éternue au nez, l'autre m'y bâille.

LA JEUNESSE.

Ah, Monsieur, je vous jure que sans Mademoiselle, il n'y aurait... il n'y aurait pas moyen de rester dans la maison.

(*Il sort en éternuant.*)

BARTHOLO.

Dans quel état ce Figaro les a mis tous ! Je vois ce que c'est : le maraud voudrait me payer mes cent écus sans bourse délier....

SCÈNE VIII.

BARTHOLO, DON BAZILE, FIGARO *caché dans le cabinet, paraît de tems en tems, & les écoute.*

BARTHOLO *continue.*

AH ! Don Bazile, vous veniez donner à Rosine sa leçon de musique?

BAZILE.

C'est ce qui presse le moins.

BARTHOLO.

J'ai passé chez vous sans vous trouver.

BAZILE.

J'étais sorti pour vos affaires. Apprenez une nouvelle assez fâcheuse.

BARTHOLO.

Pour vous?

BAZILE.

Non, pour vous. Le Comte Almaviva est en cette ville.

BARTHOLO.

Parlez bas. Celui qui fesait chercher Rosine dans tout Madrid ?

BAZILE.

Il loge à la grande place, & sort tous les jours déguisé.

BARTHOLO.

Il n'en faut point douter, cela me regarde. Et que faire?

BAZILE.

Si c'était un particulier, on viendrait à bout de l'écarter.

BARTHOLO.

Oui, en s'embusquant le soir, armé, cuirassé...

BAZILE.

Bone Deus ! Se compromettre ! Susciter une méchante affaire, à la bonne heure; & pendant la fermentation calomnier au dire d'Experts; *concedo.*

BARTHOLO.

Singulier moyen de se défaire d'un homme!

BAZILE.

La calomnie, Monsieur? Vous ne savez guère ce que vous dédaignez; j'ai vu les plus honnêtes gens près d'en être accablés. Croyez qu'il n'y a pas de plate méchanceté, pas d'horreurs, pas de conte absurde, qu'on ne fasse adopter aux

oisifs d'une grande ville en s'y prenant bien : & nous avons ici des gens d'une adresse!.... D'abord un bruit léger, rasant le sol comme hirondelle avant l'orage, *pianissimo* murmure & file & sème en courant le trait empoisonné. Telle bouche le recueille, & *piano*, *piano* vous le glisse en l'oreille adroitement. Le mal est fait, il germe, il rampe, il chemine, & *rinforzando* de bouche en bouche il va le diable; puis tout-à-coup, ne sais comment, vous voyez calomnie se dresser, sifler, s'enfler, grandir à vue-d'œil. Elle s'élance, étend son vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, entraîne, éclate & tonne; & devient, grace au Ciel, un cri général, un *crescendo* public, un *chorus* universel de haine & de proscription. Qui diable y résisterait?

BARTHOLO.

Mais quel radotage me faites-vous donc-là, Bazile? Et quel rapport ce *piano-crescendo* peut-il avoir à ma situation?

BAZILE.

Comment, quel rapport? Ce qu'on fait par-tout pour écarter son ennemi, il faut le faire ici pour empêcher le vôtre d'approcher.

BARTHOLO.

D'approcher? Je prétends bien épouser Rosine avant qu'elle apprenne seulement que ce Comte existe.

BAZILE.

En ce cas, vous n'avez pas un instant à perdre.

BARTHOLO.

Et à qui tient-il, Bazile ? Je vous ai chargé de tous les détails de cette affaire.

BAZILE.

Oui. Mais vous avez lésiné sur les frais ; & dans l'harmonie du bon ordre, un mariage inégal, un jugement inique, un passe-droit évident, sont des dissonnances qu'on doit toujours préparer & sauver par l'accord parfait de l'or.

BARTHOLO *lui donnant de l'argent.*

Il faut en passer par où vous voulez ; mais finissons.

BAZILE.

Cela s'appelle parler. Demain tout sera terminé : c'est à vous d'empêcher que personne, aujourd'hui, ne puisse instruire la Pupille.

BARTHOLO.

Fiez-vous-en à moi. Viendrez-vous ce soir, Bazile ?

BAZILE.

N'y comptez pas. Votre mariage seul m'occupera toute la journée ; n'y comptez pas.

BARTHOLO *l'accompagne.*

Serviteur.

BAZILE

BAZILE.

Reſtez, Docteur, reſtez donc.

BARTHOLO.

Non pas. Je veux fermer ſur vous la porte de la rue.

SCÈNE IX.

FIGARO, *ſeul, ſortant du cabinet.*

OH! la bonne précaution! Ferme, ferme la porte de la rue, & moi je vais la r'ouvrir au Comte en ſortant. C'eſt un grand maraud que ce Bazile! heureuſement il eſt encore plus ſot. Il faut un état, une famille, un nom, un rang, de la conſiſtance enfin, pour faire ſenſation dans le monde en calomniant. Mais un Bazile! il médirait qu'on ne le croirait pas.

SCÈNE X.

ROSINE *accourant.* FIGARO.

ROSINE.

QUOI! vous êtes encore-là, Monſieur Figaro?

FIGARO.

Très-heureuſement pour vous, Mademoiſelle.

Votre tuteur & votre maître à chanter, se croyant seuls ici, viennent de parler à cœur ouvert...

ROSINE.

Et vous les avez écoutés, Monsieur Figaro? Mais savez-vous que c'est fort mal.

FIGARO.

D'écouter? C'est pourtant ce qu'il y a de mieux pour bien entendre. Apprenez que votre tuteur se dispose à vous épouser demain.

ROSINE.

Ah! grands dieux!

FIGARO.

Ne craignez rien; nous lui donnerons tant d'ouvrage, qu'il n'aura pas le tems de songer à celui-là.

ROSINE.

Le voici qui revient; sortez-donc par le petit escalier. Vous me faites mourir de frayeur.

(*Figaro s'enfuit.*)



SCÈNE XI

BARTHOLO, ROSINE.

ROSINE.

Vous étiez ici avec quelqu'un, Monſieur ?

BARTHOLO.

Don Bazile que j'ai reconduit, & pour cauſe. Vous euſſiez mieux aimé que c'eût été Monſieur Figaro.

ROSINE.

Cela m'eſt fort égal, je vous aſſure.

BARTHOLO.

Je voudrais bien ſavoir ce que ce Barbier avait de ſi preſſé à vous dire ?

ROSINE.

Faut-il parler ſérieuſement ? Il m'a rendu compte de l'état de Marceline, qui même n'eſt pas trop bien, à ce qu'il dit.

BARTHOLO.

Vous rendre compte ! Je vais parier qu'il était chargé de vous remettre quelque lettre.

ROSINE.

Et de qui, s'il vous plaît ?

BARTHOLO.

Oh, de qui ! De quelqu'un que les femmes ne nomment jamais. Que ſais-je, moi ? Peut-être la réponſe au papier de la fenêtre.

ROSINE, *à part.*

Il n'en a pas manqué une seule. (*Haut.*) Vous mériteriez bien que cela fût.

BARTHOLO *regarde les mains de Rosine.*

Cela est. Vous avez écrit.

ROSINE, *avec embarras.*

Il serait assez plaisant que vous eussiez le projet de m'en faire convenir.

BARTHOLO *lui prenant la main droite.*

Moi ! Point du tout ; mais votre doigt encore taché d'entre ! Hein ? rusée Signora !

ROSINE, *à part.*

Maudit homme !

BARTHOLO *lui tenant toujours la main.*

Une femme se croit bien en sûreté, parce qu'elle est seule.

ROSINE.

Ah ! sans doute... La belle preuve !... Finissez, donc, Monsieur, vous me tordez le bras. Je me suis brûlée en chifonnant autour de cette bougie ; & l'on m'a toujours dit qu'il fallait aussi-tôt tremper dans l'encre ; c'est ce que j'ai fait.

BARTHOLO.

C'est ce que vous avez fait ? Voyons donc si un second témoin confirmera la déposition du premier. C'est ce cahier de papier où je suis certain qu'il y avait six feuilles ; car je les compte tous les matins, aujourd'hui encore.

ROSINE, *à part.*

Oh! imbécille!...

BATHOLO, *comptant.*

Trois, quatre, cinq....

ROSINE.

La ſixième...

BARTHOLO.

Je vois bien qu'elle n'y eſt pas, la ſixième.

ROSINE, *baiſſant les yeux.*

La ſixième? Je l'ai employée à faire un cornet pour des bonbons que j'ai envoyés à la petite Figaro.

BARTHOLO.

A la petite Figaro? Et la plume qui était toute neuve; comment eſt-elle devenue noire? Eſt-ce en écrivant l'adreſſe de la petite Figaro?

ROSINE.

(*à part*). Cet homme a un inſtinct de jalouſie!... (*Haut*). Elle m'a ſervi à retracer une fleur effacée ſur la veſte que je vous brode au tambour.

BARTHOLO.

Que cela eſt édifiant! Pour qu'on vous crût, mon enfant, il faudrait ne pas rougir en déguiſant coup ſur coup la vérité; mais c'eſt ce que vous ne ſavez pas encore.

ROSINE.

Eh! qui ne rougirait pas, Monſieur, de voir tirer des conſéquences auſſi malignes des choſes le plus innocemment faites?

BARTHOLO.

Certes, j'ai tort; ſe brûler le doigt, le tremper dans l'encre, faire des cornets aux bonbons pour la petite Figaro, & deſſiner ma veſte au tambour! quoi de plus innocent! Mais que de menſonges entaſſés pour cacher un ſeul fait!... *Je ſuis ſeule, on ne me voit point; je pourrai mentir à mon aiſe;* mais le bout du doigt reſte noir! la plume eſt tachée, le papier manque; on ne ſaurait penſer à tout. Bien certainement, Signora, quand j'irai par la ville, un bon double tour me répondra de vous.

SCÈNE XII.

LE COMTE, BARTHOLO, ROSINE.

LE COMTE, *en uniforme de cavalerie, ayant l'air d'être entre deux vins, & chantant:* (Réveillons-là, *&c.*)

BARTHOLO.

MAIS que nous veut cet homme? Un ſoldat! Rentrez chez vous, Signora.

LE COMTE *chante*, Réveillons-là : *& s'avance vers Rosine.*

Qui de vous deux, Mesdames, se nomme le Docteur Balordo ? (*à Rosine*, *bas*.) Je suis Lindor.

BARTHOLO.

Bartholo !

ROSINE, *à part.*

Il parle de Lindor.

LE COMTE.

Balordo ; Barque à l'eau ; je m'en moque comme de çà. Il s'agit seulement de savoir laquelle des deux... (*à Rosine, lui montrant un papier*). Prenez cette lettre.

BARTHOLO.

Laquelle ! Vous voyez bien que c'est moi ! Laquelle ! Rentrez donc, Rosine, cet homme paraît avoir du vin.

ROSINE.

C'est pour cela, Monsieur ; vous êtes seul. Une femme en impose quelquefois.

BARTHOLO.

Rentrez, rentrez ; je ne suis pas timide.



SCÈNE XIII.

LE COMTE, BARTHOLO.

LE COMTE.

OH! je vous ai reconnu d'abord à votre ſignalement.

BARTHOLO, *au Comte qui ſerre la lettre.*

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que vous cachez-là dans votre poche?

LE COMTE.

Je le cache dans ma poche, pour que vous ne ſachiez pas ce que c'eſt.

BARTHOLO.

Mon ſignalement! Ces gens-là croient toujours parler à des ſoldats!

LE COMTE.

Penſez-vous que ce ſoit une choſe ſi difficile à faire que votre ſignalement?

AIR : *Ici ſont venus en perſonne.*

Le chef branlant, la tête chauve,
Les yeux vérons, le regard fauve,
L'air farouche d'un algonquin,
La taille lourde & dejettée,
L'épaule droite ſurmontée,
Le teint grenu d'un maroquin,
Le nez fait comme un baldaquin,
La jambe potte & circonflexe,
Le ton bouru, la voix perplexe,

Tous les apétits destructeurs,
Enfin la perle des Docteurs. (*)

BARTHOLO.

Qu'est-ce que cela veut dire! Êtes-vous ici pour m'insulter ? Délogez à l'instant.

LE COMTE.

Déloger! Ah, fi! que c'est mal parler! Savez-vous lire, Docteur.... Barbe à l'eau?

BARTHOLO.

Autre question saugrenue.

LE COMTE.

Oh! que cela ne vous fasse point de peine; car, moi qui suis pour le moins aussi Docteur que vous....

BARTHOLO.

Comment cela?

LE COMTE.

Est-ce que je ne suis pas le Médecin des chevaux du régiment? Voilà pourquoi l'on m'a exprès logé chez un confrère.

BARTHOLO.

Oser comparer un Maréchal!...

LE COMTE.

AIR : *Vive le vin.*

Sans chanter.
Non, Docteur, je ne prétends pas,
Que notre art obtienne le pas
Sur Hypocrate & sa brigade.

(*) Bartholo coupe le signalement à l'endroit qu'il lui plaît.

En chantant.
Votre ſavoir, mon camarade,
Eſt d'un ſuccès plus général;
Car s'il n'emporte point le mal,
Il emporte au moins le malade.

C'eſt-il poli ce que je vous dis-là?

BARTHOLO.

Il vous ſied bien, Manipuleur ignorant! de ravaler ainſi le premier, le plus grand & le plus utile des arts?

LE COMTE.

Utile tout-à-fait, pour ceux qui l'exercent.

BARTHOLO.

Un art dont le ſoleil s'honore d'éclairer les ſuccès.

LE COMTE.

Et dont la terre s'empreſſe de couvrir les bévues.

BARTHOLO.

On voit bien, mal-appris, que vous n'êtes habitué de parler qu'à des chevaux.

LE COMTE.

Parler à des chevaux? Ah, Docteur! Pour un Docteur d'eſprit..... N'eſt-il pas de notoriété que le Maréchal guérit toujours ſes malades ſans leur parler; au lieu que le Médecin parle beaucoup aux ſiens...

BARTHOLO.

Sans les guérir, n'eſt-ce pas?

LE COMTE.

C'eſt vous qui l'avez dit.

BARTHOLO.

Qui diable envoie ici ce maudit ivrogne?

LE COMTE.

Je crois que vous me lâchez des épigrammes; l'Amour!

BARTHOLO.

Enfin, que voulez-vous, que demandez-vous?

LE COMTE, *feignant une grande colère.*

Eh bien donc, il s'enflamme! Ce que je veux? Eſt-ce que vous ne le voyez pas?

SCÈNE XIV.

ROSINE, LE COMTE, BARTHOLO.

ROSINE, *accourant.*

MONSIEUR le ſoldat, ne vous emportez point, de grace. (*à Bartholo.*) Parlez-lui doucement, Monſieur: un homme qui déraiſonne....

LE COMTE.

Vous avez raiſon; il déraiſonne, lui; mais

nous sommes raisonnables, nous! Moi poli, & vous jolie.... enfin suffit. La vérité, c'est que je ne veux avoir affaire qu'à vous dans la maison.

ROSINE.

Que puis-je pour votre service, Monsieur le soldat?

LE COMTE.

Une petite bagatelle, mon enfant. Mais s'il y a de l'obscurité dans mes phrases....

ROSINE.

J'en saisirai l'esprit.

LE COMTE, *lui montrant la lettre.*

Non, attachez-vous à la lettre, à la lettre. Il s'agit seulement... Mais je dis en tout bien, tout honneur, que vous me donniez à coucher ce soir.

BARTHOLO.

Rien que cela?

LE COMTE.

Pas davantage. Lisez le billet doux que notre Maréchal-des-Logis vous écrit.

BARTHOLO.

Voyons. (*Le Comte cache la lettre & lui donne un autre papier*). (*Bartholo lit*). » Le Docteur » Bartholo, recevra, nourrira, hébergera, cou- » chera....

LE COMTE, *appuyant.*

Couchera.

BARTHOLO.

» Pour une nuit ſeulement, le nommé Lin-
» dor, dit l'Ecolier, Cavalier au régiment...

ROSINE.

C'eſt lui, c'eſt lui-même.

BARTHOLO *vivement à Roſine.*

Qu'eſt-ce qu'il y a ?

LE COMTE.

Eh bien, ai-je tort à préſent, Docteur Barbaro?

BARTHOLO.

On dirait que cet homme ſe fait un malin plaiſir de m'eſtropier de toutes les manières poſſibles ; allez au diable, Barbaro ! Barbe à l'eau ! & dites à votre impertinent Maréchal-des-Logis, que, depuis mon voyage à Madrid, je ſuis exempt de loger des gens de guerre.

LE COMTE *à part.*

O Ciel ! fâcheux contre-tems !

BARTHOLO.

Ah, ah, notre ami, cela vous contrarie & vous dégriſe un peu ? Mais n'en décampez pas moins à l'inſtant.

LE COMTE *à part.*

J'ai penſé me trahir ; (*haut.*) Décamper ! ſi vous êtes exempt de gens de guerre, vous n'êtes pas

exempt de politesse peut-être? Décamper! Montrez-moi votre brevet d'exemption; quoique je ne sache pas lire, je verrai bientôt...

BARTHOLO.

Qu'à cela ne tienne. Il est dans ce bureau.

LE COMTE, *pendant qu'il y va, dit, sans quitter sa place.*

Ah! ma belle Rosine!

ROSINE.

Quoi, Lindor, c'est vous?

LE COMTE.

Recevez au moins cette lettre.

ROSINE.

Prenez garde, il a les yeux sur nous.

LE COMTE.

Tirez votre mouchoir, je la laisserai tomber. (*Il s'approche.*)

BARTHOLO.

Doucement, doucement, Seigneur soldat, je n'aime point qu'on regarde ma femme de si près.

LE COMTE.

Elle est votre femme?

BARTHOLO.

Eh quoi donc?

LE COMTE.

Je vous ai pris pour son bisaïeul paternel, maternel, sempiternel; il y a au moins trois générations entre elle & vous.

BARTHOLO *lit un parchemin.*

» Sur les bons & fidèles témoignages qui nous » ont été rendus....

LE COMTE *donne un coup de main sous les parchemins, qui les envoie au plancher.*

Est-ce que j'ai besoin de tout ce verbiage?

BARTHOLO.

Savez-vous bien, soldat, que si j'appelle mes gens, je vous fais traiter sur-le-champ comme vous le méritez.

LE COMTE.

Bataille? Ah, volontiers, Bataille! c'est mon métier, à moi; (*montrant son pistolet de ceinture*) & voici de quoi leur jeter de la poudre aux yeux. Vous n'avez peut-être jamais vu de bataille, Madame?

ROSINE.

Ni ne veux en voir.

LE COMTE.

Rien n'est pourtant aussi gai que Bataille: figurez-vous (*poussant le Docteur*) d'abord que l'ennemi est d'un côté du ravin, & les amis de l'autre. (*à Rosine en lui montrant la lettre.*) Sortez le

mouchoir. (*Il crache à terre.*) Voilà le ravin, cela s'entend.

ROSINE *tire son mouchoir; le Comte laisse tomber sa lettre entre elle & lui.*

BARTHOLO *se baissant.*

Ah, ah!...

LE COMTE *la reprend & dit.*

Tenez.... moi qui allais vous apprendre ici les secrets de mon métier..... Une femme bien discrète, en vérité! Ne voilà-t-il pas un billet doux qu'elle laisse tomber de sa poche?

BARTHOLO.

Donnez, donnez.

LE COMTE.

Dulciter, papa! chacun son affaire. Si une ordonnance de rhubarbe était tombée de la vôtre?...

ROSINE *avance la main.*

Ah! je sais ce que c'est, Monsieur le soldat. (*Elle prend la lettre qu'elle cache dans la petite poche de son tablier*).

BARTHOLO.

Sortez-vous enfin?

LE COMTE.

Eh bien, je sors: adieu, Docteur; sans rancune. Un petit compliment, mon cœur: priez la mort de m'oublier encore quelques campagnes; la vie ne m'a jamais été si chère.

BARTHOLO.

BARTHOLO.

Allez toujours, si j'avais ce crédit-là sur la mort....

LE COMTE.

Sur la mort? N'êtes-vous pas médecin? vous faites tant de choses pour elle, qu'elle n'a rien à vous refuser. (*Il sort.*)

SCÈNE XV.

BARTHOLO, ROSINE.

BARTHOLO *le regarde aller.*

IL est enfin parti. (*à part.*) Dissimulons.

ROSINE.

Convenez pourtant, Monsieur, qu'il est bien gai, ce jeune soldat! A travers son ivresse, on voit qu'il ne manque ni d'esprit, ni d'une certaine éducation.

BARTHOLO.

Heureux, m'amour, d'avoir pu nous en délivrer! mais n'es-tu pas un peu curieuse de lire avec moi le papier qu'il t'a remis?

ROSINE.

Quel papier?

BARTHOLO.

Celui qu'il a feint de ramasser pour te le faire accepter.

ROSINE.

Bon ! c'est la lettre de mon cousin l'Officier, qui était tombée de ma poche.

BARTHOLO.

J'ai idée, moi, qu'il l'a tirée de la sienne.

ROSINE.

Je l'ai très-bien reconnue.

BARTHOLO.

Qu'est-ce qu'il coûte d'y regarder ?

ROSINE.

Je ne sais pas seulement ce que j'en ai fait.

BARTHOLO *montrant la pochette.*

Tu l'as mise-là.

ROSINE.

Ah, ah ! par distraction.

BARTHOLO.

Ah, sûrement. Tu vas voir que ce sera quelque folie.

ROSINE *à part.*

Si je ne le mets pas en colère, il n'y aura pas moyen de refuser.

BARTHOLO.

Donne-donc, mon cœur.

ROSINE.

Mais quelle idée avez-vous en inſiſtant, Monſieur ? eſt-ce encore quelque méfiance ?

BARTHOLO.

Mais vous ! quelle raiſon avez-vous de ne pas le montrer ?

ROSINE.

Je vous répète, Monſieur, que ce papier n'eſt autre que la lettre de mon couſin, que vous m'avez rendue hier toute décachetée ; & puiſqu'il en eſt queſtion, je vous dirai tout net, que cette liberté me déplaît exceſſivement.

BARTHOLO.

Je ne vous entends pas !

ROSINE.

Vais-je examiner les papiers qui vous arrivent ? Pourquoi vous donnez vous les airs de toucher à ceux qui me ſont adreſſés ? Si c'eſt jalouſie, elle m'inſulte ; s'il s'agit de l'abus d'une autorité uſurpée, j'en ſuis plus révoltée encore.

BARTHOLO.

Comment révoltée ! Vous ne m'avez jamais parlé ainſi.

ROSINE.

Si je me ſuis modérée juſqu'à ce jour, ce n'était

pas pour vous donner le droit de m'offenſer impunément.

BARTHOLO.

De quelle offenſe me parlez-vous?

ROSINE.

C'eſt qu'il eſt inouï qu'on ſe permette d'ouvrir les lettres de quelqu'un.

BARTHOLO.

De ſa femme?

ROSINE.

Je ne la ſuis pas encore. Mais pourquoi lui donnerait-on la préférence d'une indignité qu'on ne fait à perſonne?

BARTHOLO.

Vous voulez me faire prendre le change & détourner mon attention du billet, qui, ſans doute, eſt une miſſive de quelque amant! mais je le verrai, je vous aſſure.

ROSINE.

Vous ne le verrez pas. Si vous m'approchez, je m'enfuis de cette maiſon, & je demande retraite au premier venu.

BARTHOLO.

Qui ne vous recevra point.

ROSINE.

C'eſt ce qu'il faudra voir.

BARTHOLO.

Nous ne ſommes pas ici en France, où l'on donne toujours raiſon aux femmes : mais pour vous en ôter la fantaiſie, je vais fermer la porte.

ROSINE *pendant qu'il y va.*

Ah Ciel ! que faire ? ..... Mettons vîte à la place la lettre de mon couſin, & donnons-lui beau jeu à la prendre.

(*Elle fait l'échange, & met la lettre du couſin dans la pochette, de façon qu'elle ſort un peu*).

BARTHOLO *revenant.*

Ah ! j'eſpère maintenant la voir.

ROSINE.

De quel droit, s'il vous plaît ?

BARTHOLO.

Du droit le plus univerſellement reconnu, celui du plus fort.

ROSINE.

On me tuera plutôt que de l'obtenir de moi.

BARTHOLO *frappant du pied.*

Madame ! Madame ! ...

ROSINE *tombe ſur un fauteuil & feint de ſe trouver mal.*

Ah ! quelle indignité ! ....

BARTHOLO.

Donnez cette lettre ou craignez ma colère.

ROSINE *renversée.*

Malheureuse Rosine!

BARTHOLO.

Qu'avez-vous donc?

ROSINE.

Quel avenir affreux!

BARTHOLO.

Rosine!

ROSINE.

J'étouffe de fureur!

BARTHOLO.

Elle se trouve mal.

ROSINE.

Je m'affaiblis, je meurs.

BARTHOLO *lui tâte le pouls, & dit à part.*

Dieux! la lettre! Lisons-la sans qu'elle en soit instruite. (*Il continue à lui tâter le pouls, & prend la lettre qu'il tâche de lire en se tournant un peu.*)

ROSINE *toujours renversée.*

Infortunée! ah!...

BARTHOLO *lui quitte le bras, & dit à part.*

Quelle rage a-t-on d'apprendre ce qu'on craint toujours de savoir!

ROSINE.

Ah! pauvre Rosine!

BARTHOLO.

L'usage des odeurs.... produit ces affections spasmodiques.

(*Il lit par derrière le fauteuil en lui tâtant le pouls. Rosine se relève un peu, le regarde finement, fait un geste de tête & se remet sans parler.*)

BARTHOLO *à part.*

O Ciel! c'est la lettre de son cousin. Maudite inquiétude! Comment l'appaiser maintenant? Qu'elle ignore au moins que je l'ai lue!

(*Il fait semblant de la soutenir & remet la lettre dans la pochette.*)

ROSINE *soupire.*

Ah!...

BARTHOLO.

Eh bien! ce n'est rien, mon enfant; un petit mouvement de vapeurs, voilà tout; car ton pouls n'a seulement pas varié.

(*Il va prendre un flacon sur la console.*)

ROSINE *à part.*

Il a remis la lettre! fort-bien.

BARTHOLO.

Ma chère Rosine, un peu de cette eau spiritueuse.

ROSINE.

Je ne veux rien de vous : laiſſez-moi.

BARTHOLO.

Je conviens que j'ai montré trop de vivacité ſur ce billet.

ROSINE.

Il s'agit bien du billet ! C'eſt votre façon de demander les choſes qui eſt révoltante.

BARTHOLO *à genoux.*

Pardon : j'ai bientôt ſenti tous mes torts ; & tu me vois à tes pieds, prêt à les réparer.

ROSINE.

Oui, pardon ! lorſque vous croyez que cette lettre ne vient pas de mon couſin.

BARTHOLO.

Qu'elle ſoit d'un autre ou de lui ; je ne veux aucun éclairciſſement.

ROSINE, *lui préſentant la lettre.*

Vous voyez qu'avec de bonnes façons on obtient tout de moi. Liſez-la.

BARTHOLO.

Cet honnête procédé diſſiperait mes ſoupçons, ſi j'étais aſſez malheureux pour en conſerver.

ROSINE.

Liſez-la donc, Monſieur.

BARTHOLO *se retire.*

A Dieu ne plaiſe que je te faſſe une pareille injure!

ROSINE.

Vous me contrariez de la refuſer.

BARTHOLO.

Reçois en réparation, cette marque de ma parfaite confiance. Je vais voir la pauvre Marceline, que ce Figaro a, je ne ſais pourquoi, ſaignée du pied; n'y viens-tu pas auſſi?

ROSINE.

J'y monterai dans un moment.

BARTHOLO.

Puiſque la paix eſt faite, Mignonne, donne-moi ta main. Si tu pouvais m'aimer, ah! comme tu ſerais heureuſe!

ROSINE *baiſſant les yeux.*

Si vous pouviez me plaire, ah! comme je vous aimerais!

BARTHOLO.

Je te plairai, je te plairai; quand je te dis que je te plairai. (*Il ſort.*)



SCÈNE XVI.

ROSINE *le regarde aller.*

AH ! Lindor ! Il dit qu'il me plaira ! . . . Lifons cette lettre, qui a manqué de me caufer tant de chagrin. (*Elle lit & s'écrie :*) Ha !... j'ai lu trop tard; il me recommande de tenir une querelle ouverte avec mon Tuteur ; j'en avais une fi bonne ! & je l'ai laiffé échapper. En recevant la lettre, j'ai fenti que je rougiffais jufqu'aux yeux. Ah ! mon Tuteur a raifon. Je fuis bien-loin d'avoir cet ufage du monde qui, me dit-il fouvent, affure le maintien des femmes en toute occafion ! Mais un homme injufte parviendrait à faire une Rufée de l'innocence même.

Fin du fecond Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

BARTHOLO *seul & désolé.*

QUELLE humeur ! quelle humeur ! Elle paraiſſait appaiſée.... là, qu'on me diſe qui diable lui a fourré dans la tête de ne plus vouloir prendre leçon de Don Bazile ! Elle ſait qu'il ſe mêle de mon mariage. ... (*on heurte à la porte.*) Faites tout au monde pour plaire aux femmes ; ſi vous omettez un ſeul petit point..... je dis un ſeul.... (*on heurte une ſeconde fois.*) Voyons qui c'eſt.

SCÈNE II.

BARTHOLO, LE COMTE, *en Bachelier.*

LE COMTE.

QUE la paix & la joie habitent toujours céans !

BARTHOLO *bruſquement.*

Jamais ſouhait ne vint plus à propos. Que voulez-vous ?

LE COMTE.

Monsieur, je suis Alonzo, Bachelier, Licencié....

BARTHOLO.

Je n'ai pas besoin de Précepteur.

LE COMTE.

.... Élève de Don Bazile, Organiste du Grand Couvent, qui a l'honneur de montrer la Musique à Madame votre....

BARTHOLO.

Bazile! Organiste! qui a l'honneur! Je le sais; au fait.

LE COMTE.

(*à part.*) Quel homme! (*haut.*) un mal subit qui le force à garder le lit.....

BARTHOLO.

Garder le lit! Bazile! Il a bien fait d'envoyer; je vais le voir à l'instant.

LE COMTE.

(*à part.*) Oh diable! (*haut.*) Quand je dis le lit, Monsieur, c'est.. la chambre que j'entends.

BARTHOLO.

Ne fût-il qu'incommodé: marchez devant, je vous suis.

LE COMTE, *embarrassé.*

Monsieur, j'étais chargé.... Personne ne peut-il nous entendre?

BARTHOLO.

(*à part.*) C'eſt quelque fripon. (*haut.*) Eh non, Monſieur le myſtérieux ! parlez ſans vous troubler, ſi vous pouvez.

LE COMTE.

(*à part.*) Maudit vieillard! (*haut.*) Don Bazile m'avait chargé de vous apprendre.....

BARTHOLO.

Parlez haut, je ſuis ſourd d'une oreille.

LE COMTE, *élevant la voix.*

Ah ! volontiers. Que le Comte Almaviva, qui reſtait à la grande place....

BARTHOLO, *effrayé.*

Parlez bas; parlez bas.

LE COMTE, *plus haut.*

.... En eſt délogé ce matin. Comme c'eſt par moi qu'il a ſu que le Comte Almaviva....

BARTHOLO.

Bas; parlez bas, je vous prie.

LE COMTE, *du même ton.*

.... Était en cette Ville, & que j'ai découvert que la Signora Roſine lui a écrit....

BARTHOLO.

Lui a écrit? Mon cher ami, parlez plus bas, je vous en conjure ! Tenez, aſſéyons-nous, & jaſons d'amitié. Vous avez découvert, dites-vous, que Roſine....

LE COMTE, *fièrement.*

Assurément. Bazile, inquiet pour vous de cette correspondance, m'avait prié de vous montrer sa lettre; mais la manière dont vous prenez les choses....

BARTHOLO.

Eh mon Dieu! je les prends bien. Mais ne vous est-il donc pas possible de parler plus bas?

LE COMTE.

Vous êtes sourd d'une oreille, avez-vous dit!

BARTHOLO.

Pardon, pardon, Seigneur Alonzo, si vous m'avez trouvé méfiant & dur; mais je suis tellement entouré d'intrigans, de piéges... & puis votre tournure, votre âge, votre air... Pardon, pardon. Eh bien! vous avez la lettre?

LE COMTE.

A la bonne-heure sur ce ton, Monsieur. Mais je crains qu'on ne soit aux écoutes.

BARTHOLO.

Eh! qui voulez-vous? tous mes valets sur les dents! Rosine enfermée de fureur! Le diable est entré chez moi. Je vais encore m'assurer...

(*Il va ouvrir doucement la porte de Rosine.*)

LE COMTE, *à part.*

Je me suis enferré de dépit... Garder la lettre à présent! il faudra m'enfuir: autant vaudrait n'être pas venu... La lui montrer... Si je puis en

prévenir Rosine, la montrer est un coup de maître.

BARTHOLO, *revient sur la pointe du pied.*

Elle est assise auprès de sa fenêtre, le dos tourné à la porte, occupée à relire une lettre de son Cousin l'Officier, que j'avais décachetée....... Voyons donc la sienne.

LE COMTE, *lui remet la lettre de Rosine.*

La voici. (*à part.*) C'est ma lettre qu'elle relit.

BARTHOLO, *lit.*

» *Depuis que vous m'avez appris votre nom & votre* » *état*«. Ah, la perfide! c'est bien-là sa main.

LE COMTE, *effrayé.*

Parlez donc bas à votre tour.

BARTHOLO.

Quelle obligation, mon cher!...

LE COMTE.

Quand tout sera fini, si vous croyez m'en devoir, vous serez le maître. D'après un travail que fait actuellement Don Bazile avec un homme de loi....

BARTHOLO.

Avec un homme de loi, pour mon mariage?

LE COMTE.

Vous aurais-je arrêté sans cela? Il m'a chargé de vous dire que tout peut être prêt pour demain. Alors si elle résiste...

BARTHOLO.

Elle réſiſtera.

LE COMTE *veut reprendre la lettre, Bartholo la ſerre.*

Voilà l'inſtant où je puis vous ſervir : nous lui montrerons ſa lettre, & s'il le faut, (*plus myſtérieuſement*) j'irai juſqu'à lui dire que je la tiens d'une femme à qui le Comte l'a ſacrifiée ; vous ſentez que le trouble, la honte, le dépit peuvent la porter ſur-le-champ....

BARTHOLO *riant.*

De la calomnie ! mon cher ami, je vois bien maintenant que vous venez de la part de Bazile ! Mais pour que ceci n'eût pas l'air concerté, ne ſerait-il pas bon qu'elle vous connût d'avance ?

LE COMTE, *réprime un grand mouvement de joie.*

C'était aſſez l'avis de Don Bazile. Mais comment faire ? il eſt tard.... au peu de tems qui reſte....

BARTHOLO.

Je dirai que vous venez en ſa place. Ne lui donnerez-vous pas bien une leçon ?

LE COMTE.

Il n'y a rien que je ne faſſe pour vous plaire. Mais prenez-garde que toutes ces hiſtoires de maîtres ſuppoſés, ſont de vieilles fineſſes, des moyens de Comédie : ſi elle va ſe douter ?...

BARTHOLO.

BARTHOLO.

Préſenté par moi ? Quelle apparence ! Vous avez plus l'air d'un Amant déguiſé, que d'un Ami officieux.

LE COMTE.

Oui ? Vous croyez donc que mon air peut aider à la tromperie ?

BARTHOLO.

Je le donne au plus fin à deviner. Elle eſt ce ſoir d'une humeur horrible. Mais quand elle ne ferait que vous voir.... ſon Clavecin eſt dans ce Cabinet. Amuſez-vous, en l'attendant : je vais faire l'impoſſible pour l'amener.

LE COMTE.

Gardez-vous bien de lui parler de la lettre.

BARTHOLO.

Avant l'inſtant déciſif? Elle perdrait tout ſon effet. Il ne faut pas me dire deux fois les choſes: il ne faut pas me les dire deux fois. (*Il s'en va*).

SCÈNE III.

LE COMTE, *ſeul.*

ME voilà ſauvé. Ouf! Que ce diable d'homme eſt rude à manier ! Figaro le connaît bien. Je me voyais mentir; cela me donnait un air plat & gauche; & il a des yeux !...... Ma foi

ſans l'inſpiration ſubite de la lettre, il faut l'avouer, j'étais éconduit comme un ſot. O Ciel! on diſpute là-dedans. Si elle allait s'obſtiner à ne pas venir! Ecoutons.... Elle refuſe de ſortir de chez elle, & j'ai perdu le fruit de ma ruſe. (*il retourne écouter.*) La voici; ne nous montrons pas d'abord. (*Il entre dans le Cabinet.*)

SCÈNE IV.

LE COMTE, ROSINE, BARTHOLO.

ROSINE, *avec une colère ſimulée.*

TOUT ce que vous direz eſt inutile, Monſieur, j'ai pris mon parti; je ne veux plus entendre parler de Muſique.

BARTHOLO.

Écoute-donc, mon Enfant; c'eſt le Seigneur Alonzo, l'élève & l'ami de Don Bazile, choiſi par lui pour être un de nos témoins. — La Muſique te calmera, je t'aſſure.

ROSINE.

Oh! pour cela, vous pouvez vous en détacher: ſi je chante ce ſoir!... Où donc eſt-il ce Maître que vous craignez de renvoyer? je vais, en deux mots, lui donner ſon compte, & celui de Bazile. (*Elle apperçoit ſon Amant: elle fait un cri.*) Ah!...

BARTHOLO.

Qu'avez-vous ?

ROSINE, *les deux mains ſur ſon cœur, avec un grand trouble.*

Ah! mon Dieu, Monſieur.... Ah! mon Dieu, Monſieur....

BARTHOLO.

Elle ſe trouve encore mal! Seigneur Alonzo!

ROSINE.

Non je ne me trouve pas mal..... mais c'eſt qu'en me tournant.... Ah!...

LE COMTE.

Le pied vous a tourné, Madame ?

ROSINE.

Ah ! oui, le pied m'a tourné. Je me ſuis fait un mal horrible.

LE COMTE.

Je m'en ſuis bien apperçu.

ROSINE, *regardant le Comte:*

Le coup m'a porté au cœur.

BARTHOLO.

Un ſiége, un ſiége. Et pas un fauteuil ici ?
(*Il va le chercher.*)

LE COMTE.

Ah Roſine !

ROSINE.

Quelle imprudence!

LE COMTE.

J'ai mille choses essentielles à vous dire.

ROSINE.

Il ne nous quittera pas.

LE COMTE.

Figaro va venir nous aider.

BARTHOLO *apporte un fauteuil.*

Tiens, Mignonne, assieds-toi. — Il n'y a pas d'apparence, Bachelier, qu'elle prenne de leçon ce soir, ce sera pour un autre jour. Adieu.

ROSINE, *au Comte.*

Non, attendez; ma douleur est un peu appaisée. (*à Bartholo.*) Je sens que j'ai eu tort avec vous, Monsieur : je veux vous imiter, en réparant sur-le-champ....

BARTHOLO.

Oh! le bon petit naturel de femme! Mais après une pareille émotion, mon Enfant, je ne souffrirai pas que tu fasses le moindre effort. Adieu, adieu, Bachelier.

ROSINE, *au Comte.*

Un moment, de grace! (*A Bartholo.*) Je croirai, Monsieur, que vous n'aimez pas à m'obliger, si vous m'empêchez de vous prouver mes regrets, en prenant ma leçon.

LE COMTE, *à part à Bartholo.*

Ne la contrariez pas, si vous m'en croyez.

BARTHOLO.

Voilà qui eſt fini, mon Amoureuſe. Je ſuis ſi loin de chercher à te déplaire, que je veux reſter-là, tout le tems que tu vas étudier.

ROSINE.

Non, Monſieur : je ſais que la muſique n'a nul attrait pour vous.

BARTHOLO.

Je t'aſſure que ce ſoir, elle m'enchantera.

ROSINE, *au Comte, à part.*

Je ſuis au ſupplice.

LE COMTE *prenant un papier de muſique ſur le pupitre.*

Eſt-ce-là ce que vous voulez chanter, Madame,

ROSINE.

Oui, c'eſt un morceau très-agréable de la Précaution inutile.

BARTHOLO.

Toujours la Précaution inutile ?

LE COMTE.

C'eſt ce qu'il y a de plus nouveau aujourd'hui. C'eſt une image du Printems d'un genre aſſez vif. Si Madame veut l'eſſayer...

ROSINE, *regardant le Comte.*

Avec grand plaiſir : un tableau du Printems me ravit ; c'eſt la jeuneſſe de la nature. Au ſortir de l'Hiver, il ſemble que le cœur acquière un plus haut degré de ſenſibilité : comme un eſclave enfermé

depuis long-tems, goûte, avec plus de plaisir, le charme de la liberté qui vient de lui être offerte.

BARTHOLO, *bas au Comte.*

Toujours des idées romanesques en tête.

LE COMTE *bas.*

Et sentez-vous l'application?

BARTHOLO.

Parbleu! (*Il va s'asseoir dans le fauteuil qu'a occupé Rosine.*)

ROSINE *chante.* (N°. 3.)

(*) Quand, dans la plaine,
L'amour ramène
Le Printems,
Si chéri des Amans;
Tout reprend l'être,
Son feu pénètre

(*) Cette Ariette, dans le goût Espagnol, fut chantée le premier jour à Paris, malgré les huées, les rumeurs & le train usités au Parterre en ces jours de crise & de combat. La timidité de l'Actrice l'a depuis empêchée d'oser la redire, & les jeunes Rigoristes du Théâtre l'ont fort loué de cette réticence. Mais si la dignité de la Comédie Française y a gagné quelque chose, il faut convenir que le Barbier de Séville y a beaucoup perdu. C'est pourquoi, sur les Théâtres où quelque peu de Musique ne tirera pas tant à conséquence, nous invitons tous Directeurs à la restituer, tous Acteurs à la chanter, tous Spectateurs à l'écouter, & tous Critiques à nous la pardonner, en faveur du genre de la Pièce, & du plaisir que leur fera le morceau.

Dans les fleurs,
Et dans les jeunes cœurs.
On voit les troupeaux
Sortir des hameaux;
Dans tous les côteaux,
Les cris des agneaux
Retentissent;
Ils bondissent;
Tout fermente;
Tout augmente;
Les brebis paissent
Les fleurs qui naissent;
Les chiens fidèles
Veillent sur elles;
Mais Lindor enflammé,
Ne songe guère
Qu'au bonheur d'être aimé
De sa Bergère.

MÊME AIR.

Loin de sa mère,
Cette Bergère
Va chantant,
Où son Amant l'attend.
Par cette ruse,
L'amour l'abuse;
Mais chanter,
Sauve-t-il du danger?
Les doux chalumeaux,
Les chants des oiseaux,

Ses charmes naiſſans,
Ses quinze ou ſeize ans,
Tout l'excite;
Tout l'agite;
La Pauvrette
S'inquiette;
De ſa retraite,
Lindor la guette;
Elle s'avance;
Lindor s'élance;
Il vient de l'embraſſer:
Elle, bien aiſe,
Feint de ſe courroucer,
Pour qu'on l'appaiſe.

PETITE REPRISE.

Les ſoupirs,
Les ſoins, les promeſſes,
Les vives tendreſſes,
Les plaiſirs,
Le fin badinage,
Sont mis en uſage;
Et bientôt la Bergère,
Ne ſent plus de colère.
Si quelque jaloux
Trouble un bien ſi doux,
Nos Amans d'accord,
Ont un ſoin extrême. . . . . .
. . . . De voiler leur tranſport;

Mais quand on s'aime,
La gène ajoute encor
Au plaisir même.

(*En l'écoutant, Bartholo s'est assoupi. Le Comte, pendant la petite reprise, se hazarde à prendre une main qu'il couvre de baisers. L'émotion ralentit le chant de Rosine, l'affaiblit & finit même par lui couper la voix au milieu de la cadence, au mot* extrême. *L'Orchestre suit le mouvement de la Chanteuse, affaiblit son jeu & se tait avec elle. L'absence du bruit qui avait endormi Bartholo, le réveille. Le Comte se relève, Rosine & l'Orchestre reprennent subitement la suite de l'air. Si la petite Reprise se répète, le même jeu recommence, &c.*)

LE COMTE.

En vérité, c'est un morceau charmant, & Madame l'exécute avec une intelligence...

ROSINE.

Vous me flattez, Seigneur; la gloire est toute entière au Maître.

BATHOLO *bâillant.*

Moi, je crois que j'ai un peu dormi, pendant le morceau charmant. J'ai mes malades. Je vas, je viens, je toupille, & si-tôt que je m'assieds, mes pauvres jambes...

(*Il se lève & pousse le fauteuil*).

ROSINE, *bas au Comte.*

Figaro ne vient point.

LE COMTE.

Filons le tems.

BARTHOLO.

Mais, Bachelier, je l'ai déja dit à ce vieux Bazile : eſt-ce qu'il n'y aurait pas moyen de lui faire étudier des choſes plus gaies, que toutes ces grandes Aria, qui vont en haut, en bas, en roulant, hi, ho, a, a, a, a, & qui me ſemblent autant d'enterremens. Là, de ces petits airs qu'on chantait dans ma jeuneſſe, & que chacun retenait facilement. J'en ſavais autrefois.... Par exemple.....

(*Pendant la ritournelle, il cherche en ſe grattant la tête, & chante en faiſant claquer ſes pouces & danſant des genoux comme les vieillards.*)

(N°. 4.) Veux-tu, ma Roſinette,
Faire emplette
Du Roi des Maris?... (*au Comte, en riant.*)

Il y a Fanchonnette dans la chanſon; mais j'y ai ſubſtitué Roſinette pour la lui rendre plus agréable & la faire cadrer aux circonſtances. Ah, ah, ah, ah! Fort-bien? pas vrai?

LE COMTE, *riant.*

Ah, ah, ah! Oui, tout au mieux.



SCÈNE V.

FIGARO *dans le fond*, ROSINE, BARTHOLO, LE COMTE.

BARTHOLO *chante.* (N°. 4.)

VEUX-TU, ma Rosinette,
Faire emplette,
Du Roi des Maris?
Je ne suis point Tircis;
Mais la nuit, dans l'ombre,
Je vaux encor mon prix;
Et quand il fait sombre,
Les plus beaux chats sont gris.

(*Il répète la reprise en dansant.* FIGARO *derrière lui, imite ses mouvemens.*)

Je ne suis point Tircis,

(*Appercevant Figaro*). Ah! Entrez, Monsieur le Barbier; avancez, vous êtes charmant!

FIGARO *salue.*

Monsieur, il est vrai que ma mère me l'a dit autrefois; mais je suis un peu déformé depuis ce tems-là. (*A part, au Comte*) Bravo, Monseigneur.

(*Pendant toute cette Scène, le Comte fait ce qu'il peut pour parler à Rosine, mais l'œil inquiet & vigilant du Tuteur l'en empêche toujours, ce qui forme un jeu muet de tous les Acteurs, étranger au débat du Docteur & de Figaro.*)

BARTHOLO.

Venez-vous purger encore, faigner, droguer, mettre fur le grabat toute ma maifon ?

FIGARO.

Monfieur, il n'eft pas tous les jours fête; mais, fans compter les foins quotidiens, Monfieur a pu voir que, lorfqu'ils en ont befoin, mon zèle n'attend pas qu'on lui commande.....

BARTHOLO.

Votre zèle n'attend pas ! Que direz-vous, Monfieur le zélé, à ce malheureux qui bâille & dort tout éveillé ? & l'autre qui, depuis trois heures, éternue à fe faire fauter le crâne & jaillir la cervelle! que leur direz-vous?

FIGARO.

Ce que je leur dirai ?

BARTHOLO.

Oui!

FIGARO.

Je leur dirai.... Eh parbleu, je dirai à celui qui éternue, *Dieu vous béniffe ;* & *va te coucher* à celui qui bâille. Ce n'eft pas cela, Monfieur, qui groffira le mémoire.

BARTHOLO.

Vraiment non ; mais c'eft la faignée & les médicamens qui le groffiraient, fi je voulais y entendre. Eft-ce par zèle auffi, que vous avez empaqueté les yeux de ma mule; & votre cataplafme lui rendra-t-il la vue ?

FIGARO.

S'il ne lui rend pas la vue, ce n'est pas cela non plus qui l'empêchera d'y voir.

BARTHOLO.

Que je le trouve sur le mémoire!...... On n'est pas de cette extravagance-là!

FIGARO.

Ma foi, Monsieur, les hommes n'ayant guère à choisir qu'entre la sottise & la folie; où je ne vois pas de profit, je veux au moins du plaisir; & vive la joie. Qui sait si le monde durera encore trois semaines!

BARTHOLO.

Vous feriez bien mieux, Monsieur le Raisonneur, de me payer mes cent écus & les intérêts, sans lanterner; je vous en avertis.

FIGARO.

Doutez-vous de ma probité, Monsieur? Vos cent écus! j'aimerais mieux vous les devoir toute ma vie, que de les nier un seul instant.

BARTHOLO.

Et dites-moi un peu, comment la petite Figaro a trouvé les bonbons que vous lui avez portés?

FIGARO.

Quels bonbons? que voulez-vous dire?

BARTHOLO.

Oui, ces bonbons, dans ce cornet fait avec cette feuille de papier à lettre, ce matin.

FIGARO.

Diable emporte fi....

ROSINE *l'interrompant.*

Avez-vous eu foin au moins de les lui donner de ma part, Monfieur Figaro? Je vous l'avais recommandé.

FIGARO.

Ah, ah! Les bonbons de ce matin? Que je fuis bête, moi! j'avais perdu tout cela de vue... Oh! excellens, Madame, admirables.

BARTHOLO.

Excellens! Admirables! Oui, fans doute, Monfieur le Barbier, revenez fur vos pas! Vous faites-là un joli métier, Monfieur!

FIGARO.

Qu'eft-ce qu'il a donc, Monfieur?

BARTHOLO.

Et qui vous fera une belle réputation, Monfieur!

FIGARO.

Je la foutiendrai, Monfieur.

BARTHOLO.

Dites que vous la fupporterez, Monfieur.

FIGARO.

Comme il vous plaira, Monfieur.

BARTHOLO.

Vous le prenez bien haut, Monfieur! Sachez que quand je difpute avec un fat, je ne lui cède jamais.

FIGARO *lui tourne le dos.*

Nous différons en cela, Monſieur; moi, je lui cède toujours.

BARTHOLO.

Hein ? qu'eſt-ce qu'il dit donc, Bachelier?

FIGARO.

C'eſt que vous croyez avoir affaire à quelque Barbier de village, & qui ne ſait manier que le raſoir? Apprenez, Monſieur, que j'ai travaillé de la plume à Madrid, & que ſans les envieux...

BARTHOLO.

Eh ! que n'y reſtiez-vous, ſans venir ici changer de profeſſion?

FIGARO.

On fait comme on peut; mettez-vous à ma place.

BARTHOLO.

Me mettre à votre place! Ah! parbleu, je dirais de belles ſottiſes!

FIGARO.

Monſieur, vous ne commencez pas trop mal; je m'en rapporte à votre confrère qui eſt là rêvaſſant....

LE COMTE, *revenant à lui.*

Je.... je ne ſuis pas le confrère de Monſieur.

FIGARO.

Non? Vous voyant ici à conſulter, j'ai penſé que vous pourſuiviez le même objet.

BARTHOLO *en colère.*

Enfin, quel sujet vous amène? Y a-t-il quelque lettre à remettre encore ce soir à Madame? Parlez, faut-il que je me retire?

FIGARO.

Comme vous rudoyez le pauvre monde! Eh! parbleu, Monsieur, je viens vous raser, voilà tout: n'est-ce pas aujourd'hui votre jour?

BARTHOLO.

Vous reviendrez tantôt.

FIGARO.

Ah! oui, revenir! toute la garnison prend médecine demain matin; j'en ai obtenu l'entreprise par mes protections. Jugez donc comme j'ai du tems à perdre! Monsieur passe-t-il chez lui?

BARTHOLO.

Non, Monsieur ne passe point chez lui. Et mais.... qui empêche qu'on ne me rase ici?

ROSINE, *avec dédain.*

Vous êtes honnête! Et pourquoi pas dans mon appartement?

BARTHOLO.

Tu te fâches? pardon, mon Enfant, tu vas achever de prendre ta leçon; c'est pour ne pas perdre un instant le plaisir de t'entendre.

FIGARO, *bas au Comte.*

On ne le tirera pas d'ici! (*haut.*) Allons, l'Éveillé? la Jeunesse? le bassin, de l'eau, tout ce qu'il faut à Monsieur.

BARTHOLO.

BARTHOLO.

Sans doute, appelez-les ! Fatigués, harassés ; moulus de votre façon, n'a-t-il pas fallu les faire coucher !

FIGARO.

Eh bien ! j'irai tout chercher : n'est-ce pas, dans votre chambre ? (*bas au Comte.*) Je vais l'attirer dehors.

BARTHOLO *détache son trousseau de clés & dit par reflexion :*

Non, non, j'y vais moi-même. (*bas au Comte en s'en allant.*) Ayez les yeux sur eux, je vous prie.

SCÈNE VI.

FIGARO, LE COMTE, ROSINE.

FIGARO.

AH ! que nous l'avons manqué belle ! il allait me donner le trousseau. La clé de la jalousie n'y est-elle pas ?

ROSINE.

C'est la plus neuve de toutes.



SCÈNE VII.

BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE, ROSINE.

BARTHOLO, *revenant.*

(*à part*). BON! je ne fais ce que je fais de laisser ici ce maudit Babier. (*à Figaro*) Tenez. (*Il lui donne le trousseau.*) Dans mon cabinet, sous mon bureau; mais ne touchez à rien.

FIGARO.

La peste! il y ferait bon, méfiant comme vous êtes! (*à part en s'en allant.*) Voyez comme le ciel protège l'innocence!

SCÈNE VIII.

BARTHOLO, LE COMTE, ROSINE.

BARTHOLO, *bas au Comte.*

C'EST le drôle qui a porté la lettre au Comte.

LE COMTE, *bas.*

Il m'a l'air d'un fripon.

BARTHOLO.

Il ne m'attrapera plus.

LE COMTE.

Je crois qu'à cet égard le plus fort est fait.

BARTHOLO.

Tout considéré, j'ai pensé qu'il était plus prudent de l'envoyer dans ma chambre, que de le laisser avec elle.

LE COMTE.

Ils n'auraient pas dit un mot que je n'eusse été en tiers.

ROSINE.

Il est bien poli, Messieurs, de parler bas sans cesse! Et ma leçon?

(*Ici l'on entend un bruit, comme de la vaisselle renversée.*)

BARTHOLO *criant.*

Qu'est-ce que j'entends donc! Le cruel Barbier aura tout laissé tomber par l'escalier, & les plus belles pièces de mon nécessaire!... (*Il court dehors.*)

SCÈNE IX.

LE COMTE, ROSINE.

LE COMTE.

PROFITONS du moment que l'intelligence de Figaro nous ménage. Accordez-moi, ce soir, je

vous en conjure, Madame, un moment d'entretien indispensable pour vous soustraire à l'esclavage où vous allez tomber.

ROSINE.

Ah Lindor!

LE COMTE.

Je puis monter à votre jalousie; & quant à la lettre que j'ai reçue de vous ce matin, je me suis vu forcé...

SCÈNE X.

ROSINE, BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE.

BARTHOLO.

JE ne m'étais pas trompé; tout est brisé, fracassé.

FIGARO.

Voyez le grand malheur pour tant de train! On ne voit goutte sur l'escalier. (*Il montre la clé au Comte.*) Moi, en montant, j'ai accroché une clé...

BARTHOLO.

On prend garde à ce qu'on fait. Accrocher une clé! L'habile homme!

FIGARO.

Ma foi, Monsieur, cherchez-en un plus subtil.

SCÈNE XI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, DON BAZILE.

ROSINE *effrayée. (à part.)*

Don Bazile !.....

LE COMTE *à part.*

Juste ciel !

FIGARO *à part.*

C'est le diable !

BARTHOLO *va au-devant de lui.*

Ah ! Bazile, mon ami, soyez le bien rétabli. Votre accident n'a donc point eu de suites ? En vérité le Seigneur Alonzo m'avait fort effrayé sur votre état ; demandez-lui, je partais pour vous aller voir, & s'il ne m'avait point retenu....

BAZILE *étonné.*

Le Seigneur Alonzo ?...

FIGARO, *frappe du pied.*

Eh quoi ! toujours des acrocs ? Deux heures pour une méchante barbe...... Chienne de pratique !

BAZILE, *regardant tout le monde.*

Me ferez-vous bien le plaisir de me dire, Messieurs ?....

FIGARO.

Vous lui parlerez quand je serai parti.

BAZILE.

Mais encore faudrait-il....

LE COMTE.

Il faudrait vous taire, Bazile. Croyez-vous apprendre à Monsieur quelque chose qu'il ignore? Je lui ai raconté que vous m'aviez chargé de venir donner une leçon de musique à votre place.

BAZILE *plus étonné.*

La leçon de musique!... Alonzo!...

ROSINE, *à part à Bazile.*

Eh! taisez-vous.

BAZILE.

Elle aussi!

LE COMTE, *bas à Bartholo.*

Dites-lui donc tout bas que nous en sommes convenus.

BARTHOLO, *à Bazile à part.*

N'allez pas nous démentir, Bazile, en disant qu'il n'est pas votre Élève, vous gâteriez tout.

BAZILE.

Ah! ah!

BARTHOLO *haut.*

En vérité, Bazile, on n'a pas plus de talent que votre Élève.

BAZILE *stupéfait.*

Que mon Élève!.... (*bas.*) Je venais pour vous dire que le Comte est déménagé.

BARTHOLO *bas.*

Je le sais, taisez-vous.

BAZILE, *bas.*

Qui vous l'a dit?

BARTHOLO, *bas.*

Lui, apparemment!

LE COMTE, *bas.*

Moi, sans doute : écoutez seulement.

ROSINE, *bas à Bazile.*

Est-il si difficile de vous taire?

FIGARO *bas à Bazile.*

Hum! Grand escogrif! Il est sourd!

BAZILE, *à part.*

Qui diable est-ce donc qu'on trompe ici? Tout le monde est dans le secret!

BARTHOLO, *haut.*

Eh bien, Bazile, votre homme de loi?...

FIGARO.

Vous avez toute la soirée pour parler de l'homme de loi.

BARTHOLO *à Bazile.*

Un mot; dites-moi seulement si vous êtes content de l'homme de loi?

BAZILE, *effaré.*

De l'homme de loi?

LE COMTE, *souriant.*

Vous ne l'avez pas vu, l'homme de loi?

BAZILE, *impatienté.*

Eh! non, je ne l'ai pas vu, l'homme de loi.

LE COMTE *à Bartholo à part.*

Voulez-vous donc qu'il s'explique ici devant elle? Renvoyez-le.

BARTHOLO, *bas au Comte.*

Vous avez raison. (*à Bazile.*) Mais quel mal vous a donc pris si subitement?

BAZILE *en colère.*

Je ne vous entends pas.

LE COMTE *lui met à part une bourse dans la main.*

Oui: Monsieur vous demande ce que vous venez faire ici, dans l'état d'indisposition où vous êtes?

FIGARO.

Il est pâle comme un mort!

BAZILE.

Ah! je comprends.....

LE COMTE.

Allez vous coucher, mon cher Bazile: vous n'êtes pas bien, & vous nous faites mourir de frayeur. Allez vous coucher.

FIGARO.

Il a la physionomie toute renversée. Allez vous coucher.

BARTHOLO.

D'honneur, il ſent la fièvre d'une lieue. Allez vous coucher.

ROSINE.

Pourquoi donc êtes-vous ſorti? On dit que cela ſe gagne. Allez vous coucher.

BAZILE *au dernier étonnement.*

Que j'aille me coucher.

TOUS LES ACTEURS ENSEMBLE.

Eh! ſans doute.

BAZILE *les regardant tous.*

En effet, Meſſieurs, je crois que je ne ſerai pas mal de me retirer; je ſens que je ne ſuis pas ici dans mon aſſiette ordinaire.

BARTHOLO.

A demain, toujours: ſi vous êtes mieux.

LE COMTE.

Bazile, je ſerai chez vous de très-bonne heure.

FIGARO.

Croyez-moi, tenez-vous bien chaudement dans votre lit.

ROSINE.

Bon ſoir, Monſieur Bazile.

BAZILE, *à part.*

Diable emporte ſi j'y comprends rien; & ſans cette bourſe....

TOUS.

Bon soir, Bazile, bon soir.

BAZILE *en s'en allant.*

Eh bien! bon soir donc, bon soir.

(Ils l'accompagnent tous en riant.)

SCÈNE XII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, *excepté* BAZILE.

BARTHOLO *d'un ton important.*

CET homme-là n'est pas bien du tout.

ROSINE.

Il a les yeux égarés.

LE COMTE.

Le grand air l'aura saisi.

FIGARO.

Avez-vous vu comme il parlait tout seul? Ce que c'est que de nous! (*à Bartholo.*) Ah-ça, vous décidez-vous, cette fois? (*Il lui pousse un fauteuil très-loin du Comte & lui présente le linge.*)

LE COMTE.

Avant de finir, Madame, je dois vous dire un mot essentiel au progrès de l'art que j'ai l'honneur de vous enseigner. (*Il s'approche & lui parle bas à l'oreille.*)

BARTHOLO, *à Figaro.*

Eh mais ! il semble que vous le fassiez exprès de vous approcher, & de vous mettre devant moi pour m'empêcher de voir....

LE COMTE, *bas à Rosine.*

Nous avons la clé de la jalousie, & nous serons ici à minuit.

FIGARO *passe le linge au cou de Bartholo.*

Quoi voir? Si c'était une leçon de danse, on vous passerait d'y regarder; mais du chant!.... ahi, ahi.

BARTHOLO.

Qu'est-ce que c'est?

FIGARO.

Je ne sais ce qui m'est entré dans l'œil.
(*Il rapproche sa tête.*)

BARTHOLO.

Ne frottez-donc pas.

FIGARO.

C'est le gauche. Voudriez-vous me me faire le plaisir d'y souffler un peu fort?

BARTHOLO *prend la tête de Figaro, regarde par-dessus, le pousse violemment & va derrière les Amans écouter leur conversation.*

LE COMTE *bas à Rosine.*

Et quant à votre lettre, je me suis trouvé tantôt dans un tel embarras pour rester ici...

FIGARO, *de loin pour avertir.*

Hem!... hem!....

LE COMTE.

Désolé de voir encore mon déguisement inutile.....

BARTHOLO *passant entre deux.*

Votre déguisement inutile!

ROSINE *effrayée.*

Ah!...

BARTHOLO.

Fort-bien, Madame, ne vous gênez pas. Comment! sous mes yeux mêmes, en ma présence, on m'ose outrager de la sorte!

LE COMTE.

Qu'avez-vous donc, Seigneur?

BARTHOLO.

Perfide Alonzo!

LE COMTE.

Seigneur Bartholo, si vous avez souvent des lubies comme celle dont le hasard me rend témoin, je ne suis plus étonné de l'éloignement que Mademoiselle a pour devenir votre femme.

ROSINE.

Sa femme! Moi! Passer mes jours auprès d'un vieux jaloux, qui, pour tout bonheur, offre à ma jeunesse un esclavage abominable!

BARTHOLO.

Ah! qu'est-ce que j'entends!

ROSINE.

Oui, je le dis tout haut; je donnerai mon cœur & ma main à celui qui pourra m'arracher de cette horrible prison, où ma personne & mon bien sont retenus contre toute justice.

(*Rosine sort.*)

SCÈNE XIII.

BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE.

BARTHOLO.

LA colère me suffoque.

LE COMTE.

En effet, Seigneur, il est difficile qu'une jeune femme....

FIGARO.

Oui, une jeune femme, & un grand âge; voilà ce qui trouble la tête d'un vieillard.

BARTHOLO.

Comment! lorsque je les prends sur le fait! Maudit Barbier! il me prend des envies....

FIGARO.

Je me retire, il est fou.

LE COMTE.

Et moi aussi; d'honneur il est fou.

FIGARO.

Il est fou, il est fou.... (*Ils sortent*).

SCÈNE XIV.

BARTHOLO, *seul, les poursuit.*

Je suis fou! Infâmes suborneurs! Émissaires du diable, dont vous faites ici l'office, & qui puisse vous emporter tous.... Je suis fou!... Je les ai vus comme je vois ce pupitre.... & me soutenir effrontément! .... Ah! il n'y a que Bazile qui puisse m'expliquer ceci. Oui, envoyons-le chercher. Hola, quelqu'un...... Ah! j'oublie que je n'ai personne.... Un voisin, le premier venu, n'importe. Il y a de quoi perdre l'esprit! il y a de quoi perdre l'esprit!

Fin du troisième Acte.

Pendant l'Entracte, le Théâtre s'obscurcit: on entend un bruit d'orage, & l'Orchestre joue celui qui est gravé dans le Recueil de la Musique du Barbier, (N°. 5.)



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre est obscur.

BARTHOLO, DON BAZILE, *une lanterne de papier à la main.*

BARTHOLO.

COMMENT, Bazile, vous ne le connaissez pas? ce que vous dites est-il possible?

BAZILE.

Vous m'interrogeriez cent fois que je vous ferais toujours la même réponse. S'il vous a remis la lettre de Rosine, c'est sans doute un des émissaires du Comte. Mais, à la magnificence du présent qu'il m'a fait, il se pourrait que ce fût le Comte lui-même.

BARTHOLO.

Quelle apparence? Mais à propos de ce présent; eh! pourquoi l'avez-vous reçu?

BAZILE.

Vous aviez l'air d'accord ; je n'y entendais rien ; & dans les cas difficiles à juger, une bourſe d'or me paraît toujours un argument ſans réplique. Et puis, comme dit le proverbe, ce qui eſt bon à prendre....

BARTHOLO.

J'entends, eſt bon.....

BAZILE.

A garder.

BARTHOLO, *ſurpris.*

Ah ! ah !

BAZILE.

Oui, j'ai arrangé comme cela pluſieurs petits proverbes avec des variations. Mais, allons au fait, à quoi vous arrêtez-vous ?

BARTHOLO.

En ma place, Bazile, ne feriez-vous pas les derniers efforts pour la poſſéder ?

BAZILE.

Ma foi non, Docteur. En toute eſpèce de biens, poſſéder eſt peu de choſe ; c'eſt jouir qui rend heureux : mon avis eſt, qu'épouſer une femme dont on n'eſt point aimé, c'eſt s'expoſer...

BARTHOLO.

Vous craindriez les accidens ?

BAZILE.

Hé hé, Monſieur..... on en voit beaucoup

cette

cette année. Je ne ferais point violence à son cœur.

BARTHOLO.

Votre valet, Bazile. Il vaut mieux qu'elle pleure de m'avoir, que moi je meure de ne l'avoir pas.

BAZILE.

Il y va de la vie? Epousez, Docteur, épousez.

BARTHOLO.

Aussi ferai-je, & cette nuit même.

BAZILE.

Adieu donc. — Souvenez-vous, en parlant à la Pupille, de les rendre tous plus noirs que l'enfer.

BARTHOLO.

Vous avez raison.

BAZILE.

La calomnie, Docteur, la calomnie. Il faut toujours en venir-là.

BARTHOLO.

Voici la lettre de Rosine que cet Alonzo m'a remise, & il m'a montré, sans le vouloir, l'usage que j'en dois faire auprès d'elle.

BAZILE.

Adieu: nous serons tous ici à quatre heures.

BARTHOLO.

Pourquoi pas plutôt?

BAZILE.

Impossible; le Notaire est retenu.

BARTHOLO.

Pour un mariage ?

BAZILE.

Oui, chez le Barbier Figaro; c'est sa Nièce qu'il marie.

BARTHOLO.

Sa Nièce? il n'en a pas.

BAZILE.

Voilà ce qu'ils ont dit au Notaire.

BARTHOLO.

Ce drôle est du complot; que diable!

BAZILE.

Est-ce que vous penseriez? ...

BARTHOLO.

Ma foi ces gens-là sont si alertes! Tenez, mon ami, je ne suis pas tranquille. Retournez chez le Notaire. Qu'il vienne ici sur-le-champ avec vous.

BAZILE.

Il pleut, il fait un temps du diable; mais rien ne m'arrête pour vous servir. Que faites-vous donc?

BARTHOLO.

Je vous reconduis; n'ont-ils pas fait estropier tout mon monde, par ce Figaro! Je suis seul ici.

BAZILE.

J'ai ma lanterne.

BARTHOLO.

Tenez, Bazile, voilà mon passe-par-tout, je vous attends, je veille; & vienne qui voudra, hors le Notaire & vous, personne n'entrera de la nuit.

BAZILE.

Avec ces précautions, vous êtes sûr de votre fait.

SCÈNE II.

ROSINE, *seule, sortant de sa chambre.*

IL me semblait avoir entendu parler. Il est minuit sonné; Lindor ne vient point! Ce mauvais temps même était propre à le favoriser. Sûr de ne rencontrer personne.... Ah! Lindor! si vous m'aviez trompée!... Quel bruit entens-je?... dieux! c'est mon Tuteur. Rentrons.

SCÈNE III.

ROSINE, BARTHOLO.

BARTHOLO *tenant de la lumière.*

AH! Rosine, puisque vous n'êtes pas encore rentrée dans votre appartement....

ROSINE.

Je vais me retirer.

BARTHOLO.

Par le tems affreux qu'il fait, vous ne reposerez pas, & j'ai des choses très pressées à vous dire.

ROSINE.

Que me voulez-vous, Monsieur ? n'est-ce donc pas assez d'être tourmentée le jour ?

BARTHOLO.

Rosine, écoutez-moi.

ROSINE.

Demain je vous entendrai.

BARTHOLO.

Un moment, de grace.

ROSINE *à part.*

S'il allait venir !

BARTHOLO *lui montre sa lettre.*

Connaissez-vous cette lettre ?

ROSINE *la reconnaît.*

Ah ! grands dieux !...

BARTHOLO.

Mon intention, Rosine, n'est point de vous faire de reproches : à votre âge on peut s'égarer ; mais je suis votre ami ; écoutez-moi.

ROSINE.

Je n'en puis plus.

BARTHOLO.

Cette lettre que vous avez écrite au Comte Almaviva, ...

ROSINE *étonnée.*

Au Comte Almaviva!

BARTHOLO.

Voyez quel homme affreux est ce Comte: aussitôt qu'il l'a reçue, il en a fait trophée; je la tiens d'une femme à qui il l'a sacrifiée.

ROSINE.

Le Comte Almaviva!...

BARTHOLO.

Vous avez peine à vous persuader cette horreur. L'inexpérience, Rosine, rend votre sexe confiant & crédule; mais apprenez dans quel piége on vous attirait. Cette femme m'a fait donner avis de tout, apparemment pour écarter une rivale aussi dangereuse que vous. J'en frémis! le plus abominable complot, entre Almaviva, Figaro & cet Alonzo, cet Elève supposé de Bazile qui porte un autre nom, & n'est que le vil agent du Comte, allait vous entraîner dans un abîme, dont rien n'eût pu vous tirer.

ROSINE *accablée.*

Quelle horreur!.. quoi Lindor!... quoi ce jeune homme!...

BARTHOLO *à part.*

Ah! c'est Lindor.

ROSINE.

C'est pour le Comte Almaviva.... C'est pour un autre....

BARTHOLO.

Voilà ce qu'on m'a dit, en me remettant votre lettre.

ROSINE *outrée.*

Ah quelle indignité!..... Il en sera puni. — Monsieur vous avez désiré de m'épouser?

BARTHOLO.

Tu connais la vivacité de mes sentimens.

ROSINE.

S'il peut vous en rester encore, je suis à vous.

BARTHOLO.

Eh bien! le Notaire viendra cette nuit même.

ROSINE.

Ce n'est pas tout; ô ciel! suis-je assez humiliée!... Apprenez que dans peu le perfide ose entrer par cette jalousie, dont ils ont eu l'art de vous dérober la clé.

BARTHOLO *regardant au trousseau.*

Ah les scélérats! Mon Enfant, je ne te quitte plus.

ROSINE *avec effroi.*

Ah, Monsieur, & s'ils sont armés?

BARTHOLO.

Tu as raison; je perdrais ma vengeance. Monte chez Marceline : enferme-toi chez elle à double tour. Je vais chercher main-forte, & l'attendre auprès de la maison. Arrêté comme voleur, nou aurons le plaisir d'en être à la fois vengés & dé-

livrés ! Et compte que mon amour te dédommagera....

ROSINE *au désespoir.*

Oubliez seulement mon erreur. (*à part.*) Ah je m'en punis assez !

BARTHOLO *s'en allant.*

Allons nous embusquer. A la fin je la tiens.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

ROSINE *seule.*

SON amour me dédommagera... Malheureuse !.. (*Elle tire son mouchoir & s'abandonne aux larmes*). Que faire ? . . . Il va venir. Je veux rester, & feindre avec lui, pour le contempler un moment dans toute sa noirceur. La bassesse de son procédé sera mon préservatif... Ah ! j'en ai grand besoin. Figure noble ! air doux ! une voix si tendre ! . . . . & ce n'est que le vil agent d'un corrupteur ! Ah malheureuse ! malheureuse !... Ciel, on ouvre la jalousie ! (*Elle se sauve.*)



SCÈNE V.

LE COMTE, FIGARO, *enveloppé d'un manteau, paraît à la fenêtre.*

FIGARO *parle en dehors.*

Quelqu'un s'enfuit; entrerai-je?

LE COMTE *en dehors.*

Un homme?

FIGARO.

Non.

LE COMTE.

C'est Rosine que ta figure atroce aura mise en fuite.

FIGARO *saute dans la chambre.*

Ma foi je le crois... Nous voici enfin arrivés, malgré la pluie, la foudre & les éclairs.

LE COMTE, *enveloppé d'un long manteau.*

Donne-moi la main. (*Il saute à son tour.*) A nous la victoire.

FIGARO *jette son manteau.*

Nous sommes tout percés. Charmant temps, pour aller en bonne fortune! Monseigneur, comment trouvez-vous cette nuit?

LE COMTE.

Superbe pour un Amant.

FIGARO.

Oui, mais pour un confident?... Et si quelqu'un allait nous surprendre ici?

LE COMTE.

N'es-tu pas avec moi ? J'ai bien une autre inquiétude ; c'eſt de la déterminer à quitter ſur-le-champ la maiſon du Tuteur.

FIGARO.

Vous avez pour vous trois paſſions toutes puiſſantes ſur le beau ſexe ; l'amour, la haine & la crainte.

LE COMTE *regarde dans l'obſcurité.*

Comment lui annoncer bruſquement que le Notaire l'attend chez toi, pour nous unir ? Elle trouvera mon projet bien hardi. Elle va me nommer audacieux.

FIGARO.

Si elle vous nomme audacieux, vous l'appellerez cruelle. Les femmes aiment beaucoup qu'on les appelle cruelles. Au ſurplus, ſi ſon amour eſt tel que vous le déſirez, vous lui direz qui vous êtes ; elle ne doutera plus de vos ſentimens.

SCÈNE VI.

LE COMTE, ROSINE, FIGARO.

LE COMTE.

(*Figaro allume toutes les bougies qui ſont ſur la table*).

LA voici. — Ma belle Roſine ! . . .

ROSINE *d'un ton très-composé.*

Je commençais, Monsieur, à craindre que vous ne vinssiez pas.

LE COMTE.

Charmante inquiétude!... Mademoiselle, il ne me convient point d'abuser des circonstances pour vous proposer de partager le sort d'un infortuné; mais quelqu'asyle que vous choisissiez, je jure mon honneur....

ROSINE.

Monsieur, si le don de ma main n'avait pas dû suivre à l'instant celui de mon cœur, vous ne seriez pas ici. Que la nécessité justifie à vos yeux ce que cette entrevue a d'irrégulier!

LE COMTE.

Vous, Rosine! la compagne d'un malheureux! sans fortune, sans naissance!...

ROSINE.

La naissance, la fortune! Laissons-là les jeux du hasard, & si vous m'assurez que vos intentions sont pures...

LE COMTE *à ses pieds.*

Ah! Rosine! je vous adore!...

ROSINE *indignée.*

Arrêtez, malheureux!... vous osez profaner!... tu m'adores!... Va! tu n'es plus dangereux pour moi; j'attendais ce mot pour te détester. Mais avant de t'abandonner au remord qui t'attend,

(*en pleurant*) apprends que je t'aimais; apprends que je fesais mon bonheur de partager ton mauvais sort. Misérable Lindor! j'allais tout quitter pour te suivre. Mais le lâche abus que tu as fait de mes bontés, & l'indignité de cet affreux Comte Almaviva, à qui tu me vendais, ont fait rentrer dans mes mains ce témoignage de ma faiblesse. Connais-tu cette lettre?

LE COMTE *vivement.*

Que votre Tuteur vous a remise?

ROSINE *fièrement.*

Oui, je lui en ai l'obligation.

LE COMTE.

Dieux, que je suis heureux! Il la tient de moi. Dans mon embarras, hier, je m'en suis servi pour arracher sa confiance; & je n'ai pu trouver l'instant de vous en informer. Ah Rosine! il est donc vrai que vous m'aimez véritablement!

FIGARO.

Monseigneur, vous cherchiez une femme qui vous aimât pour vous même.....

ROSINE.

Monseigneur! Que dit-il?

LE COMTE *jettant son large manteau, paraît en habit magnifique.*

O la plus aimée des femmes! il n'est plus temps de vous abuser: l'heureux homme que vous voyez à vos pieds, n'est point Lindor; je suis le Comte

Almaviva, qui meurt d'amour, & vous cherche en vain depuis six mois.

Rosine *tombe dans les bras du Comte.*

Ah!...

Le Comte, *effrayé.*

Figaro?

Figaro.

Point d'inquiétude, Monseigneur; la douce émotion de la joie n'a jamais de suites fâcheuses; la voilà, la voilà qui reprend ses sens; morbleu qu'elle est belle!

Rosine.

Ah Lindor!..... Ah Monsieur! que je suis coupable! j'allais me donner cette nuit même à mon Tuteur.

Le Comte.

Vous, Rosine!

Rosine.

Ne voyez que ma punition! J'aurais passé ma vie à vous détester. Ah Lindor! le plus affreux supplice n'est-il pas de haïr, quand on sent qu'on est faite pour aimer?

Figaro *regarde à la fenêtre.*

Monseigneur, le retour est fermé; l'échelle est enlevée.

Le Comte.

Enlevée!

Rosine *troublée.*

Oui, c'est moi... c'est le Docteur. Voilà le fruit

de ma crédulité. Il m'a trompée. J'ai tout avoué, tout trahi : il fait que vous êtes ici, & va venir avec main-forte.

FIGARO *regarde encore.*

Monfeigneur ! on ouvre la porte de la rue.

ROSINE *courant dans les bras du Comte avec frayeur.*

Ah Lindor!...

LE COMTE *avec fermeté.*

Rofine, vous m'aimez! Je ne crains perfonne ; & vous ferez ma femme. J'aurai donc le plaifir de punir à mon gré l'odieux vieillard!...

ROSINE.

Non, non, graces pour lui, cher Lindor! Mon cœur eft fi plein, que la vengeance ne peut y trouver place.

SCÈNE VII.

LE NOTAIRE, DON BAZILE; LES ACTEURS PRÉCÉDENS

FIGARO.

MONSEIGNEUR, c'eft notre Notaire.

LE COMTE.

Et l'ami Bazile avec lui!

BAZILE.

Ah! qu'est-ce que j'apperçois?

FIGARO.

Et! par quel hasard, notre ami?...

BAZILE.

Par quel accident, Messieurs?...

LE NOTAIRE.

Sont-ce là les futurs conjoints?

LE COMTE.

Oui, Monsieur. Vous deviez unir la Signora Rosine & moi cette nuit, chez le Barbier Figaro; mais nous avons préféré cette maison, pour des raisons que vous saurez. Avez-vous notre contrat?

LE NOTAIRE.

J'ai donc l'honneur de parler à son Excellence Monsieur le Comte Almaviva?

FIGARO.

Précisément.

BAZILE, *à part.*

Si c'est pour cela qu'il m'a donné le passe-par-tout....

LE NOTAIRE.

C'est que j'ai deux contrats de mariage, Monseigneur; ne confondons point: voici le vôtre; & c'est ici celui du Seigneur Bartholo, avec la Signora.... Rosine aussi? Les Demoiselles appa-

remment ſont deux ſœurs qui portent le même nom.

LE COMTE.

Signons toujours. Don Bazile voudra bien nous ſervir de ſecond témoin. (*Ils ſignent.*)

BAZILE.

Mais, votre Excellence.... je ne comprends pas....

LE COMTE.

Mon Maître Bazile, un rien vous embarraſſe, & tout vous étonne.

BAZILE.

Monſeigneur.... Mais ſi le Docteur....

LE COMTE *lui jettant une bourſe.*

Vous faites l'enfant! Signez donc vîte.

BAZILE *étonné.*

Ah! ah!...

FIGARO.

Où donc eſt la difficulté de ſigner?

BAZILE *peſant la bourſe.*

Il n'y en a plus; mais c'eſt que moi, quand j'ai donné ma parole une fois; il faut des motifs d'un grand poids.... (*Il ſigne.*)

SCÈNE VIII & *dernière*.

BARTHOLO, UN ALCADE, DES ALGUASILS, DES VALETS *avec des flambeaux*, & LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

BARTHOLO *voit le Comte baiser la main de Rosine, & Figaro qui embrasse grotesquement Don Bazile ; il crie en prenant le Notaire à la gorge*.

ROSINE avec ces fripons ! arrêtez tout le monde. J'en tiens un collet.

LE NOTAIRE.

C'est votre Notaire.

BAZILE.

C'est votre Notaire. Vous moquez-vous ?

BARTHOLO.

Ah! Don Bazile, eh comment êtes-vous ici ?

BAZILE.

Mais plutôt vous, comment n'y êtes-vous pas ?

L'ALCADE *montrant Figaro*.

Un moment; je connais celui-ci. Que viens-tu faire en cette maison, à des heures indues ?

FIGARO.

Heure indue ? Monsieur voit bien qu'il est aussi près du matin que du soir. D'ailleurs je suis de

la

la compagnie de ſon Excellence Monſeigneur le Comte Almaviva.

BARTHOLO.

Almaviva !

L'ALCADE.

Ce ne ſont donc pas des voleurs ?

BARTHOLO.

Laiſſons cela. — Par-tout ailleurs, Monſieur le Comte, je ſuis le ſerviteur de votre Excellence ; mais vous ſentez que la ſupériorité du rang eſt ici ſans force. Ayez, s'il vous plaît, la bonté de vous retirer.

LE COMTE.

Oui, le rang doit être ici ſans force ; mais ce qui en a beaucoup, eſt la préférence que Mademoiſelle vient de m'accorder ſur vous, en ſe donnant à moi volontairement.

BARTHOLO.

Que dit-il, Roſine ?

ROSINE.

Il dit vrai. D'où naît votre étonnement ? Ne devais-je pas cette nuit même être vengée d'un trompeur ? Je le ſuis.

BAZILE.

Quand je vous diſais que c'était le Comte lui-même, Docteur ?

BARTHOLO.

Que m'importe à moi ? Plaiſant mariage ! Où ſont les témoins ?

LE NOTAIRE.

Il n'y manque rien. Je fuis affifté de ces deux Meffieurs.

BARTHOLO.

Comment, Bazile! vous avez figné?

BAZILE.

Que voulez-vous? Ce diable d'homme a toujours fes poches pleines d'argumens irréfiftibles.

BARTHOLO.

Je me moque de fes argumens. J'uferai de mon autorité.

LE COMTE.

Vous l'avez perdue en en abufant.

BARTHOLO.

La Demoifelle eft mineure.

FIGARO.

Elle vient de s'émanciper.

BARTHOLO.

Qui te parle à toi, maître fripon?

LE COMTE.

Mademoifelle eft noble & belle; je fuis homme de qualité, jeune & riche; elle eft ma femme: à ce titre qui nous honore également, prétend-t-on me la difputer?

BARTHOLO.

Jamais on ne l'ôtera de mes mains.

LE COMTE.

Elle n'eft plus en votre pouvoir. Je la mets fous l'autorité des Loix; & Monfieur que vous

avez amené vous-même, la protégera contre la violence que vous voulez lui faire. Les vrais Magiſtrats ſont les ſoutiens de tous ceux qu'on opprime.

L'ALCADE.

Certainement. Et cette inutile réſiſtance au plus honorable mariage, indique aſſez ſa frayeur ſur la mauvaiſe adminiſtration des biens de ſa pupille, dont il faudra qu'il rende compte.

LE COMTE.

Ah! qu'il conſente à tout; & je ne lui demande rien.

FIGARO.

Que la quittance de mes cent écus: ne perdons pas la tête.

BATHOLO *irrité.*

Ils étaient tous contre moi; je me ſuis fourré la tête dans un guêpier!

BAZILE.

Quel guêpier? Ne pouvant avoir la femme; calculez, Docteur, que l'argent vous reſte, & oui vous reſte.

BARTHOLO.

Eh! laiſſez-moi donc en repos, Bazile! Vous ne ſongez qu'à l'argent. Je me ſoucie bien de l'argent, moi! A la bonne-heure, je le garde; mais croyez-vous que ce ſoit le motif qui me détermine? (*Il ſigne.*)

FIGARO *riant.*

Ah, ah, ah, Monſeigneur; ils ſont de la même famille.

LE NOTAIRE.

Mais Meſſieurs, je n'y comprends plus rien. Eſt-ce qu'elles ne ſont pas deux Demoiſelles qui portent le même nom?

FIGARO.

Non, Monſieur, elles ne ſont qu'une.

BARTHOLO, *ſe déſolant.*

Et moi qui leur ai enlevé l'échelle, pour que le mariage fût plus ſûr! Ah! je me ſuis perdu faute de ſoins.

FIGARO.

Faute de ſens. Mais ſoyons vrais, Docteur: quand la jeuneſſe & l'amour ſont d'accord pour tromper un vieillard; tout ce qu'il fait pour l'empêcher, peut bien s'appeller à bon droit la *Précaution inutile.*

Fin du quatrième & dernier Acte.

APPROBATION.

J'AI lu par l'ordre de Monſieur le Lieutenant-Général de Police, *le Barbier de Séville*, Comédie en Proſe, & en quatre Actes; & j'ai cru qu'on pouvait en permettre l'impreſſion. A Paris, ce 29 Décembre 1774.

CRÉBILLON.

Vu l'Approbation, permis d'imprimer, ce 31 Janvier 1775.

LE NOIR.



